UNE ENQUÊTE

L'Attrait Catholique
et
L'Attrait Protestant

PAR

E. DOUMERGUE
Doyen honoraire de la Faculté libre de théologie protestante
de Montauban



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1927

L'Attrait Catholique

et

L'Attrait Protestant

UNE ENQUÊTE

L'Attrait Catholique
et
L'Attrait Protestant

PAR

E. DOUMERGUE
Doyen honoraire de la Faculté libre de théologie protestante
de Montauban



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1927

PREMIÈRE PARTIE

L'ATTRAIT CATHOLIQUE

UNE ENQUÊTE

En réponse à un appel publié dans *le Christianisme au XXe siècle*, du 12 novembre 1925, j'ai reçu une série de communications (sans compter quelques journaux ou coupures de journaux). Toutes m'ont intéressé, quelques-unes m'ont ému profondément.

Comment profiter, et faire profiter mes lecteurs de tous ces documents ?

Il faudrait au moins un volume, car, en réalité, c'est tout notre protestantisme qui est examiné par des protestants sérieux, quelques-uns angoissés : temples et sanctuaires, liturgies, cultes, chants, sermons... Et s'il ne s'agissait que de cela ! Mais, explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment, ce qui, en réalité, est mis en question, c'est le pastorat, l'Église, la cure d'âme, la discipline, et finalement la doctrine du protestantisme.

Ces quelques chapitres vont être très insuffisants, très incomplets. Telles quelles, mes réflexions peuvent être des indications.

CHAPITRE PREMIER

L'ATTRAIT MONDAIN

Ce chapitre peut être court. Non pas que l'attrait mondain soit l'attrait le plus inoffensif. Pas du tout. Par attrait mondain, il faut entendre l'influence qu'exerce le monde, un certain « monde », une certaine « société », la « haute société » que l'on fréquente et à laquelle on serait flatté d'appartenir. — Mais les causes sont tellement en dehors du domaine religieux, qu'il n'y a pas lieu de nous y arrêter longtemps.

*
* *

Dans une grande et vieille famille protestante une jeune fille épouse un catholique. Le père ne cache pas qu'il donnerait volontiers toutes ses filles à des catholiques, et verrait sans peine ses petits-enfants catholiques. — « Il est si ennuyeux, dit-il,

d'être regardé de travers par certaines personnes, parce qu'on est protestant ! »

Un jeune officier protestant explique qu'il a résolu de se faire catholique pour mettre d'accord sa conception religieuse et sa conception militaire. — De plus, paraît-il, il serait question d'un mariage avec la fille de parents très catholiques.

*
* *

Un autre document explique des faits de ce genre en ces termes : « Poussés par l'amour, n'osant reculer, ni lutter contre l'intransigeance de la famille catholique, le jeune homme ou la jeune fille, fiancés, se disent : qu'un bon mariage vaut bien une messe. »

Plus curieuse m'a paru la remarque que voici : « Nous sommes au siècle du fonctionnarisme. L'Église romaine est essentiellement fonctionnaire. Tous les jours elle crée de nouveaux fonctionnaires. Là comme ailleurs, c'est l'amour de l'argent, des honneurs. »

*
* *

Nous constatons, et nous passons.

CHAPITRE II

L'ATTRAIT POLITIQUE

De l'attrait mondain à l'attrait politique la distance n'est pas grande. Quelquefois ils se confondent, quelquefois ils se distinguent.

I

« Je ne crois pas à un attrait bien étendu, et développé au point de devenir effrayant. L'attrait politique, est, je crois, le plus répandu actuellement. »

« Ceux qui regardent du côté de l'Église romaine, je devrais dire du parti catholique, sont mus par esprit politique plus que par sympathie religieuse. — Sans être effrayant, ce mouvement se manifeste actuellement avec une intensité marquée. — *Dans ces temps troublés, en face du bolchevisme, bien des gens (je n'en suis pas) sont excusables de voir dans l'Église catholique, en tant que parti catholique, le dernier rempart de la civilisation, l'ultime défenseur de l'ordre, de la propriété, de l'autorité.* — Ces personnes, l'immense majorité sinon toutes, n'ont pas la moindre idée de se convertir. — Ceux qui m'ont exprimé un tel

sentiment appartiennent à toutes les classes de la société. Pour moi, je reste convaincu qu'il n'y a en l'occurrence qu'à faire état de la question politique. »

« *Dans la crise bolcheviste* (non seulement politique, mais artistique, littéraire, etc.) *que nous traversons, de nombreux esprits inquiets cherchent une citadelle de défense.* Comme les partis de droite clament et proclament que hors de l'Église il n'y a point de salut, non point au sens spirituel mais temporel du terme, que Maurras et l'*Action française* sont aux ordres de Rome (1), il n'est pas étonnant que certains protestants, séduits par les doctrines de l'*Action française,* songent à aller jusqu'au bout de l'affiliation. »

« *Dans le bouleversement général du monde de l'après-guerre, il n'est pas douteux que le catholicisme émerge comme étant la seule puissance ayant conservé intacts les principes d'ordre et de discipline.* Et pour cela, il occupe une situation unique. Le protestantisme dans son éparpillement n'a ni méthode, ni discipline. Nous restons des isolés, et ceux de nos frères qui veulent faire œuvre civique en sont réduits à se tourner vers les organisations catholiques. »

« Il y a dans les classes bourgeoises cultivées une désapprobation des tendances socialistes de beaucoup de nos pasteurs et de l'esprit pacifiste, qui semble être devenu un dogme protestant. Tous nous détestons la guerre, et nul ne la désire, mais il y a un certain « pacifisme », qui est incompatible avec l'esprit français, et je dirai même chrétien. »

« Ce que j'admire dans l'Église d'à-côté, c'est le patriotisme. — Certains pasteurs sont de vrais bolchevistes; ...politique internationale antifrançaise. »

(1) Ces lignes m'ont été envoyées avant le récent conflit entre Rome et Maurras.

II

1° Ce qu'il y a d'intéressant dans les déclarations que l'on vient de lire, c'est qu'elles viennent de protestants qui ne partagent pas l'opinion qu'ils rapportent, et de protestants qui la partagent. Ces protestants, appartenant à des partis politiques et sociaux très différents, habitant les uns le Nord de la France, les autres le Midi, les autres le Sud-Ouest, s'expriment en termes identiques (voir les trois textes que nous avons soulignés) ;

2° Nous laissons de côté, pour le moment, la question du protestantisme en soi. Elle n'est pas précisément posée ici. Nos correspondants parlent seulement de certains protestants, de certains pasteurs ;

3° Nous n'entrerons pas davantage dans l'appréciation des quelques faits particuliers, qui sont signalés (nous n'avons pas en main les éléments nécessaires pour une juste appréciation).

Et nous nous bornons à appeler l'attention sur la vérité, que nous avons déjà plusieurs fois signalée ailleurs, et que nos correspondants paraissent confirmer directement ou indirectement : il ne faut pas mêler la politique proprement dite à la vie de l'Église. Les pasteurs ne devraient pas représenter une politique spéciale qui déplaît aux fidèles, et les fidèles ne doivent pas demander à leurs pasteurs

de représenter la politique spéciale qui leur plaît, à eux fidèles.

L'Église catholique le fait. Soit. Et à certains moments, elle peut y trouver un profit temporel, matériel. Mais à quel prix ? Comment ne voit-on pas la conséquence à laquelle aboutit ce système ? Actuellement le grand défenseur politique du catholicisme royaliste est Ch. Maurras, un athée notoire.

Peut-on imaginer quelque chose de plus nuisible à la religion, de plus utile à l'irréligion (1) ?

Y aura-t-il dans l'Église protestante autant de partis politiques, pasteurs en tête, qu'il y a de partis politiques dans l'État ?

La question n'est pas oiseuse. Déjà certains de ces partis sont en formation. Ils trouveront leurs organes.

Ce n'est pas ce mélange de la religion et de la politique que Notre-Seigneur nous a enseigné.

Non, il ne faut pas que le parti qui nous plaît le mieux devienne le parti officiel de notre Église. Les pasteurs sont tenus à la plus extrême prudence : ils sont les pasteurs de tous les fidèles.

Ce qu'il faut, c'est qu'aucun protestant n'adhère, même en dehors de l'Église, à un parti qui ne respecte pas vraiment, pratiquement, les dix commandements de la loi de Dieu et son Sommaire.

(1) Le catholicisme lui-même s'en aperçoit. Ces temps-ci il multiplie les avertissements, papaux et épiscopaux, à ses fidèles.

CHAPITRE III

L'ATTRAIT ARTISTIQUE

Que le lecteur ne prenne pas ce mot « artistique » dans un sens trop étroit... Dans le domaine religieux, l'art voisine avec le mysticisme, et souvent il est difficile de les distinguer. Du reste, qu'est-ce que le mysticisme ? — Enregistrons les renseignements qui nous sont donnés.

I

« C'est, je crois, le sens esthétique, qui est le plus souvent touché. »

« Une amie est entrée dans une église le jour de l'armistice. Elle m'a dit ne pas avoir compris la cérémonie, mais avoir entendu de la bien belle musique. »

« L'attrait catholique s'exerce facilement sur les personnes éprises d'art. Il n'est pas étonnant qu'il se soit exercé sur des artistes et sur des littérateurs protestants, nés en pays protestants, et qui, à un certain moment de leur vie, ont fait la connaissance du catholicisme. On peut

supposer ce que la simple visite d'une église catholique offre pour eux d'intérêt. D'une visite à une église catholique, de l'assistance aux cérémonies cultuelles, que de visions d'art, que d'impressions curieuses on rapporte. ».

« Mme X a des accointances anglo-américaines. Elle est très pieuse. Il lui faut des formes artistiques. Un prêtre lui a dit récemment : « Vous êtes trop artiste pour rester protestante. »

« Nous ne croyons pas que des protestants puissent trouver un attrait quelconque à une cérémonie catholique, au point de vue spirituel. — Il faut cependant reconnaître que, pour le développement musical, décoratif, les cérémonies catholiques offrent de l'intérêt. »

*
* *

A propos d'art, il n'est pas étonnant que plusieurs de nos correspondants nous aient parlé des *temples :*

« Au point de vue artistique, il est certain que nos temples sont bien inférieurs à ce qu'ils devraient être : architecture, sonorité, etc. »

« Rien n'y invite au recueillement ni à la prière. On y cause — comme sur la place publique. — J'en faisais la réflexion tout récemment en regardant le bois entassé de chaque côté du poêle, la balayette, les chaufferettes, et en écoutant les conversations... Dans un de nos grands temples parisiens, il y a quelques années, je voyais un balai appuyé contre la petite chaire portative de l'école du dimanche, laissée au milieu du temple, et des chapeaux posés sur la table de communion... J'ai vu un pasteur qui, lorsqu'il célèbre la Sainte-Cène, dépose sur la table, entre le plat et la coupe, un gros mouchoir roulé en boule, avec

lequel il s'éponge le front à Pentecôte et se mouche à Noël. ...J'ai vu... (il est vrai que c'était en temps de guerre et que le pasteur était mobilisé), personne n'avait songé à préparer la table pour la Cène. Le pasteur était en chaire. La concierge s'empressa d'aller chercher un litre et une miche, posa la miche sur le banc à côté d'elle et le tire-bouchon, etc. »

*
* *

Plusieurs correspondants parlent de *l'ouverture des temples.*

Après avoir cité ces quelques lignes insérées dans un journal : « N'oubliez pas que l'église est ouverte tous les jours de 8 heures du matin jusqu'à la nuit. Soyez de ceux qui profitent de la maison de Dieu pour y trouver des forces dans la prière et le recueillement », une correspondante ajoute :

« Une des attractions, et non des moindres, du catholicisme est la porte de ses temples constamment ouverte aux cœurs en peine. — Combien de fois, moi-même, mère de famille, profondément huguenote, n'ai-je pas profité du silence de la maison de Dieu catholique pour y trouver des forces dans la prière et le recueillement. »

«Le catholique sérieux, qui entre dans son église, y prie. Il n'y entre en général que pour cela. D'ailleurs à prier tout l'invite, tout l'y presse, depuis le prie-Dieu jusqu'à la statue du saint, qui surmonte l'autel et semble attendre qu'on l'invoque. Et la croix? On ne peut l'ignorer, quand on entre dans une église catholique. — Dans les circonstances, si défavorables pour la vie religieuse, où nous vivons en

France, je doute que les recommandations du pasteur, jointes à son exemple, suffisent à faire des fidèles des hommes et des femmes de prière. »

II

1° Évidemment on ne saurait trop recommander la bonne tenue des temples aux concierges et, mieux encore, à un groupe d'activité laïque, chargé de ce soin. C'est élémentaire. Et on ne saurait trop regretter une négligence, un sans-gêne, qui ressemblent fort à de la profanation, à de l'indécence.

Mais la dignité, même auguste, n'est pas exclusivement réservée aux sanctuaires, beaux artistiquement. Les catacombes n'étaient pas des cathédrales.

Je me rappelle avoir plusieurs fois assisté, *dans mon enfance*, à un culte célébré par mon père dans un village, annexe de son église. Ce village n'avait pas de temple. On se réunissait dans une grande remise, dont le sol en terre durcie était bien balayé, et où, des deux côtés, se trouvaient des charrettes. Le parquet, à l'usage des conseillers presbytéraux, était formé par trois grandes planches blanches, pas rabotées, et momentanément posées sur des chaises. Cela formait les trois côtés d'un carré. Le quatrième était occupé par une « chaire du Désert », authentique. Cette chaire était naturellement constituée par des barres de bois de différentes longueurs, et que les fidèles avaient souvent portées, la nuit, sur

leur dos. Sur ces barres, une fois dressées et agencées, était tendue une étoffe marron, sombre, grossière, fanée, je veux dire sacrée par le temps et la piété d'une autre époque. Dans l'auditoire chacun avait apporté sa chaise. Le silence était grand, le recueillement parfait, et le prêche m'émouvait si bien qu'après 70 ans je me rappelle tout — Or, que de centaines de cultes, célébrés même dans de très beaux locaux, n'ai-je pas oubliés !

Depuis, dans ce village, on a bâti un joli temple : j'ignore si l'auditoire est aussi nombreux.

2° Je me garderai de critiquer l'ouverture des temples. Quelques personnes affligées disent que c'est pour elles un asile précieux. Pourquoi ne pas les en faire profiter ?

Peut-être n'est-ce pas chose partout, ni toujours facile ! Car cette ouverture nécessite une série de dispositions particulières et des précautions... Mais je ne vois pas, en principe, quelle objection on peut faire.

Toutes les âmes n'ont pas le même tempérament. Plusieurs, aux heures de trouble, se rappellent plutôt la parole du Christ : « *Toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, ferme la porte, et prie ton Père qui est dans le secret.* » — Ces âmes auraient peur d'être troublées par les allants et les venants, par les regards indiscrets des étrangers, ou des

indifférents, ou du concierge, ou de sa femme, et autres personnes plus ou moins indiscrètes...

Mais il est vrai que certaines personnes n'ont pas de « cabinet », où elles puissent s'enfermer et être seules. Elles n'ont qu'une ou deux pièces, où s'agite toute la famille, ouvertes à tous les voisins. — Que chacun fasse ce qui lui convient le mieux.

3° Le lecteur se tromperait cependant s'il me croyait déshérité par la nature au point d'être insensible à la beauté des sanctuaires. Pour moi l'architecture est le plus spiritualiste des arts, et le plus éloquent des langages est le langage des pierres. Qui célébrera dignement la majesté des grandes églises romanes et gothiques ? Il m'est arrivé plus d'une fois de donner des conférences, même avec projections, sur les sanctuaires religieux. Pendant des années, j'ai profité de mes vacances pour visiter avec soin, et non sans émotion, les cathédrales de la France et de l'Allemagne. En particulier, comme j'avais souvent l'occasion de traverser Cologne, je n'ai jamais manqué de m'arrêter entre deux trains pour passer une heure ou deux en contemplation sous les voutes merveilleuses de ce chef-d'œuvre de l'art gothique. L'immensité de ces espaces, dont les bruits ne troublent pas le silence, me fait tout de suite éprouver « l'horreur sacrée », dont parle le poète latin, et que l'on éprouve aussi quand on est seul sous les

voûtes immenses, infinies, des forêts de la Thuringe, par exemple, avec leur demi-jour et leurs silences hiératiques.

Je demande pardon au lecteur pour cette page d'autobiographie. Elle m'a paru indispensable, afin d'éviter tout malentendu, pour que mes jugements sur l'attrait artistique du catholicisme ne soient, à priori, récusés et tenus pour nuls et non avenus. Incapacité congénitale! Vice de nature rédhibitoire! — Cela dit, j'ajoute qu'en consultant mes expériences, je ne puis pas dire que, en fait, les cathédrales incitent les fidèles catholiques à prier, si par prier on entend prier, c'est-à-dire parler à Dieu, en pensant à ce que l'on dit. — J'ai vu les gens arriver — en allant au marché ou ailleurs — d'un geste automatique mouiller leurs doigts dans l'eau bénite, d'un autre geste non moins automatique, et tout en regardant autour d'eux, soulever leur prie-Dïeu, remuer les lèvres et marmotter un *Ave* ou un *Pater*, faire quelques signes de croix, répéter ou non cet exercice devant un autre autel... — Je ne me rappelle pas avoir vu des fidèles abîmés dans une méditation angoissée.

Et je ne crois pas que les catholiques d'Espagne, ou d'Italie, même de la Calabre prient beaucoup plus que nos simples fidèles.

4° J'arrête ces indications sommaires, et je donne la parole à deux correspondants.

Après avoir critiqué nos temples, l'un d'eux ajoute: « En résumé, nous trouvons dans nos temples un enseignement de premier ordre, une réelle édification, et il suffirait de bien peu de chose pour que les « modérés » y voient un attrait supérieur à celui de Rome. »

Et nous attirons tout spécialement l'attention sur l'indication de notre second correspondant. Il nous paraît avoir une autorité particulière, car il s'agit de quelqu'un qui a été élevé dans le catholicisme, qui est resté longtemps catholique. Puis, pendant des années, il a été indifférent, et enfin, tourmenté par des besoins religieux, il a embrassé le protestantisme. Il est donc capable de faire la comparaison. Il écrit :

« La pompe des cérémonies catholiques — seule chose qui pourrait retenir l'attention de certains protestants, — flatte plus les sens qu'elle ne retient l'esprit, et semble être plutôt un spectacle qu'un culte. Comme conclusion, il serait infiniment regrettable que le protestantisme copie ou imite le catholicisme romain d'une façon quelconque. N'oublions pas que la *sobriété de nos cérémonies et la nudité de nos temples* élèvent l'âme vers le Dieu Maître, bien plus que certaines cérémonies catholiques, où domine le matérialisme. »

Nous nous approprions cette conclusion de quelqu'un que les « attraits du catholicisme » ont repoussé vers le protestantisme.

CHAPITRE IV

L'ATTRAIT RITUALISTE

I

Le désir de voir des *croix* dans les temples m'est indiqué par divers correspondants.

« Mme X, qui passe pour très libérale, demande des images, des vitraux dans le temple, et *un crucifix.* »

« La famille X avait complètement perdu ses habitudes religieuses. Elle les a retrouvées dans une église luthérienne à Nice, où le pasteur allume des cierges et célèbre l'offrande à la façon anglaise. Les diacres, qui ont fait la collecte, viennent déposer leur plateau sur l'autel en fléchissant le genou, après quoi le pasteur prend le plateau et l'élève à bras étendus pour le présenter à Dieu *en face du crucifix.* »

« Un pasteur de province réunit chaque semaine les Anglais qui se trouvent dans la ville et célèbre avec eux l'Eucharistie suivant le rite anglican. Sur la table de communion se trouvent alors une croix, quelques fleurs et deux cierges, ces derniers symbolisant la parole du Maître: « Je suis la lumière du monde. »

« Un pasteur de Paris visite en province un collègue. Il assiste à un service funèbre. « Oh! dit-il, *cette chapelle sans croix,* ce pasteur en redingote, qui ne va pas jusqu'à la tombe... ni chant, ni liturgie... » Et il se mit à pleurer, en s'écriant : « *Ah! je comprends qu'on se fasse catholique, quand on a un peu de foi.* »



En faveur des croix sur les portes des temples, ou des croix sur les tables de communion, on peut invoquer des arguments sérieux. Je ne les trouve pas dans les lettres que j'ai reçues. Je ne veux pas faire semblant de les ignorer.

En soi, il n'y a sans doute pas beaucoup de bonnes raisons pour ne mettre de croix nulle part. *En soi*, ce n'est certainement pas une chose mauvaise que de dresser une croix. Mais est-il possible de faire complètement abstraction de l'usage qui a été fait de la croix dans les églises catholiques ? des idées, des préjugés que les croix, sur les places publiques et ailleurs, réveillent, dans une foule d'esprits ?

II

Je n'insiste pas. Car aussi bien la croix est rarement seule. De la croix on va facilement au *crucifix*, et à l'image du Christ cloué.

Les déclarations citées plus haut le montrent.

Peut-on les lire sans un certain étonnement? Quand je vois un pasteur pleurer parce qu'il n'y a pas de croix, et que le pasteur a une redingote, et en arriver à comprendre que, si on a un peu de foi, il est bien naturel d'abandonner le protestantisme et de se faire catholique, je suis tout à fait troublé, et je me défie des croix et des crucifix.

Que d'évangélistes sans robe, sans croix, ont prononcé, dans des cimetières, des discours qui ont ému des centaines d'âmes à salut !

Ce n'est pas mon *protestantisme* qui proteste, c'est mon *christianisme*.

III

Et puis voici le *Signe de la Croix*.

« Mme X et Mme Z ne sont pas très évangéliques, mais elles font le signe de la croix. »

« Mme X me disait un jour : « Devant un enterrement,
« un Monsieur salue, une dame catholique fait le signe de
« la croix, un chien remue la queue, et une protestante ne
« fait rien. »

Il me semble que si j'avais été le pasteur, j'aurais répondu : la dame n'a qu'à faire comme... le monsieur, et à saluer, en remuant... la tête, selon sa manière de saluer.

« A cinq reprises différentes, sans avoir abordé directement la question, au hasard de la conversation, j'ai parlé

du signe de la croix avec cinq coreligionnaires. Tous les cinq étaient favorables au signe de la croix. »

« Au milieu d'une dizaine de personnes, ces jours derniers, la question s'est posée. Une seule personne repoussait nettement le signe de la croix. Toutes les autres, sans vouloir instituer ce rite, reconnaissaient qu'il a sa grandeur, et d'aucuns estimaient que ce geste nous manque. — Un pasteur aumônier m'a avoué que pendant la guerre, toutes les fois qu'il assistait à un enterrement catholique, il acceptait que le prêtre lui passât le goupillon, avec lequel il traçait dans l'air un signe de croix, et ce pasteur ajoutait : *Ça nous manque.* »

*
* *

Ici encore, je répéterais : *en soi*, le signe de la croix est un signe auguste.

Mais je me trouve en face d'un fait bizarre. Les pratiques catholiques ont l'air de séduire certains protestants. Et moi, c'est parce que je les vois pratiquer par les catholiques que ces pratiques me repoussent. J'ai trop vu de gens faire le signe de la croix en passant devant le bénitier, faire le signe de la croix en prenant leur chaise, faire le signe de la croix en laissant leur chaise... Et ils avaient si peu l'air d'y penser ! Et c'était un geste si distrait, si machinal ! Précisément parce que je le trouve auguste, il me paraissait profane, sacrilège...

Le croix, le signe de la croix, le goupillon... où s'arrêtera-t-on ? Et ce malheureux goupillon qui passe de mains en mains, et quelles mains !

IV

Un correspondant me paraît résumer assez bien les sentiments qui inspirent les déclarations précédentes.

« Si magnifique qu'il fût en raison des difficultés à vaincre pour s'y rendre et des peines atroces qu'il pouvait entraîner, le *culte du Désert n'est plus de notre temps.* On veut *des rites, des ornements, de la musique*, des sanctuaires en un mot, où l'on s'édifie par les yeux et par le cœur et non plus des salles à parler. — Quand un commerçant (ne parlait-on pas au Désert de notre « commerce ») s'aperçoit que ses *affaires* périclitent, il recherche les causes de ce déclin, et s'aperçoit probablement que sa *devanture* manque *d'élégance*, qu'elle n'attire plus ses anciens clients, et moins encore ne lui en amène de nouveaux. Alors, s'il est sage, il entreprend des travaux *d'embellissement*, et présente des articles de plus grande beauté. Non seulement ainsi il ramène le plus souvent la clientèle dispersée, mais en constitue une nouvelle. »

*
* *

Cette comparaison (je l'ai retrouvée ailleurs) du culte avec un magasin de nouveautés, qui refait sa devanture pour attirer les clients, me paraît extrêmement exacte. Je ne me serais jamais permis de l'inventer. Mais puisqu'on me la fournit, qu'on me permette de m'en servir. Elle justifie toutes mes appréhensions et toutes mes répulsions.

Ce qui, à mes yeux, fait la valeur d'un magasin de comestibles ou d'étoffes, ce n'est pas la devanture, simple trompe-l'œil, qui ne trompe pas longtemps le client. L'honnête client cherche un honnête commerçant, dont la marchandise soit la meilleure possible, la plus saine, la plus nourrissante, la plus durable, ce que Calvin appelait la marchandise la plus « loyale », sans que le marchand s'enrichisse scandaleusement.

Au surplus, si les clients s'apercevaient que le marchand se contente d'embellir sa devanture, sans se soucier d'améliorer ses produits, tout le monde sait ce qui se passerait. Il se passerait, ce qui se passerait si une communauté se contentait d'embellir son temple, sans améliorer la nourriture spirituelle que les fidèles viennent chercher dans ce temple. Le magasin et le temple seraient définitivement abandonnés.

*
* *

L'aménagement du temple, c'est la devanture. Soit. Mais la « marchandise » c'est la Parole de Dieu.

C'était du moins la conception de nos pères, la conception calviniste. La parole de Dieu dans la liturgie, la parole de Dieu dans les Psaumes, la parole de Dieu dans le discours du pasteur, — *le prêche*, — qui expliquait cette parole. Et j'ai grand regret que

l'on ne regrette pas davantage le culte du Désert (sauf les dragons du roi).

Il est vrai que, de nos jours, on a beaucoup diminué la place de la parole de Dieu, et que la parole de l'Homme tient dans le sermon beaucoup plus de place qu'autrefois dans *le prêche*, — mais il n'est pas sûr que le culte en ait beaucoup profité.

*
* *

Du reste, l'exemple de Bersier n'est peut-être pas tout à fait bien choisi. Il nous est dit :

« Bersier, par sa belle liturgie et l'aménagement de son église (la croix sur l'autel était à elle seule une révolution), fit un *premier pas* [combien devrait-il y en avoir, et en quoi devraient-ils consister ?] qui attira des multitudes, avides *également* d'entendre ce prédicateur unique. »

Ce n'est pas la belle liturgie, la croix et l'aménagement du temple qui attiraient les foules quand Bersier prêchait. La preuve, c'est que Bersier avait attiré la foule à la chapelle Taitbout, où il n'y avait ni croix, ni... ; il avait attiré la foule dans une grande salle, qui avait encore moins de devanture que la chapelle Taitbout, parce qu'il était un « prédicateur unique ».

(1) Bersier prêchait très bien, et il prêchait régulièrement *tous les dimanches :* deux causes très différentes, mais très importantes du succès d'un prédicateur.

Et la vérification est facile. Dans telle grande ville, prenez tel temple qui se vide. Mettez-y un prédicateur « unique », et vous verrez.

D'autre part, changez toutes les devantures de votre « boutique », mettez des croix, aménagez... mettez-y un piètre prédicateur, et vous verrez.

V

Voici l'*Angelus*.

M. X raconte :

« J'étais éveillé à 5 heures du matin ; je ne dormais pas.. Tout à coup j'entends la cloche d'une église voisine. C'est l'Angelus. J'ai prié. Sans la cloche je ne l'aurais pas fait. — Et puis j'entends ma femme qui remuait dans la chambre voisine. Je me lève et je trouve ma femme. « J'ai entendu l'Angelus, dit-elle et j'ai prié. » Puis elle *ajoute tristement :* « Nous n'avons pas ça, nous protestants. »

*
* *

Certainement le son des cloches est beau, poétique, éloquent. Je me rappelle le son de la cloche, qui, dans la petite ville où j'ai passé mon enfance, rappelait tous les samedis soir que le lendemain c'était dimanche, et qu'il ne fallait pas oublier d'aller au temple.

Je me rappelle avoir entendu, à 5 heures du soir, quand les campagnards finissent leur journée, l'Angelus répandre ses belles notes du haut d'un clo-

cher luthérien, dans toute une vaste plaine de la Thuringe. C'était extrêmement poétique, c'était extrêmement émouvant. Mais de là à gémir en disant : cela manque, il y a loin. Ah ! si je n'avais pas d'autre sujet de tristesse à propos de mon Église protestante ! — Il est si facile de prier, dès qu'on se réveille, même sans un coup de cloche !

VI

Voici la cérémonie de *la Messe :*

« Un bourgeois m'a raconté : Dans une petite ville, où il n'y avait pas de temple, je suis allé à la messe avec ma femme et mes enfants, nous étions tous saisis de respect, prosternés dans l'adoration. De retour à la maison, j'ai fait jurer à ma femme et à mes enfants, sur la Bible de nos pères, que nous ne remettrions jamais les pieds dans une église. Si nous y revenions, nous y resterions. Oui, nous nous ferions catholiques et je ne veux pas. »

*
* *

Et moi, il y a six mois, j'ai été obligé d'assister à une messe, une messe des morts, à l'ensevelissement d'une brave femme que j'avais beaucoup connue et pour laquelle j'avais de l'affection. — C'était une messe intermédiaire entre la première classe et la troisième.

J'avais dû m'asseoir au premier rang et n'ai perdu

ni un mot ni un geste, ni du prêtre, ni du chantre, qui était en veston gris, ni des enfants de chœur. Le prêtre allait et venait d'un côté à l'autre de l'autel. Il ployait le genou, il se redressait. Il posait le calice à droite, et puis il le posait à gauche. Et puis il buvait ici et ensuite il buvait là. Et ensuite avec un petit linge, il frottait l'intérieur du calice et il se tournait vers l'auditoire, puis lui tournait le dos, et il parlait tout haut ; et le chantre en veston gris répondait de côté et d'autre, et allait aussi à droite ou à gauche, et disait des paroles en latin. Malgré toute mon attention, sur les 200 ou 300 paroles qu'il a dites, je n'ai pu en comprendre qu'une seule. Il est à peu près certain que, dans toute la chapelle personne n'en avait compris plus que moi.

Évidemment ce n'est pas un grand respect que j'ai éprouvé, un grand sentiment d'adoration. Ce n'est pas cette messe qui me détachera du protestantisme. — A ce spectacle je serais plutôt très disposé à conduire ceux qui se sentent attirés vers le catholicisme.

VII

Voici l'*extrême-onction :*

« Mme X a assisté à l'extrême-onction de sa cuisinière et elle a dit : « Une religion qui a supprimé une pareille cé-
« rémonie *ne peut pas avoir la vérité.* Dans une de nos plus
« grandes Églises, un de nos meilleurs protestants, les plus

« connus et les plus estimés, n'avait jamais pardonné au « protestantisme d'avoir supprimé l'extrême-onction. »

VIII

Voici le *célibat des prêtres :*

« Mme X est absolument catholique. Elle envie la sérénité de la foi protestante évangélique. Mais elle a besoin des formes du culte. Elle *déteste* les Réformateurs parce qu'ils se sont mariés. M. X est ultra-évangélique, mais il *déteste* Luther parce qu'il s'est marié. « Il a, dit-il, compromis la cause de la Réforme. »

*
* *

C'est encore *l'attrait clérical*, c'est-à-dire du clerc, du prêtre catholique, qui perce dans des critiques un peu différentes. Plusieurs protestants m'ont signalé le tort que peut faire à la communauté un pasteur, maître absolu en matière ecclésiastique et dogmatique. Il modifie à son gré la liturgie : il prêche la doctrine qu'il veut...

Certes, il y a de très mauvais prêtres. Mais ils ont tous la même robe. Et c'est toujours le même culte, les mêmes cérémonies, les mêmes rites, le même catéchisme. — Dans le protestantisme le pasteur, quelquefois, est tout. S'il est bon, c'est très bien. S'il est bizarre, capricieux, que devient son Église ?

*
* *

Ces critiques ne sont pas sans aucun fondement. La médaille la plus laide peut avoir un revers plaisant. Mais les abus de l'individualisme pastoral ne sont pas une conséquence logique du sacerdoce universel; ces abus pourraient être fort diminués par la discipline des corps ecclésiastiques telle qu'elle était exercée autrefois, et, devant l'histoire, les bienfaits de la famille pastorale n'ont rien à redouter de la comparaison avec les méfaits du célibat des prêtres. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas de prêtrise sans célibat, et pas de célibat sans prêtrise.

IX

Voici le *Carême :*

« Dans leur réaction contre l'institution catholique, les Églises de la Réforme n'ont pas toujours eu la main heureuse : il leur est arrivé d'arracher le blé avec l'ivraie. C'est ainsi que le Carême a été rejeté par la plupart des Églises protestantes. » (*Souviens-toi,* février 1925.)

Hâtons-nous de reconnaître que la feuille ajoute :

« Il y a un danger dans la célébration du Carême, si l'on se fait un mérite d'une certaine austérité de la vie matérielle, et il y a une certaine indécence dans les excès alimentaires du Mardi Gras. »



Nos lecteurs auront peut-être remarqué que nous n'avons rien dit de l'*Adoration*, — dont parlent si souvent certains critiques de notre culte réformé. La raison de notre silence est très simple : nous n'arrivons pas à comprendre ce qu'on nous demande.

Si *adorer* est, comme le dit le Dictionnaire, « rendre à Dieu le culte qui lui est dû », un culte « qui ajoute à l'honneur, à la crainte respectueuse, l'idée d'un amour profond », je ne vois pas, en fait d'adoration, ce que l'on peut ajouter à notre culte réformé, sinon tel qu'il est célébré, du moins tel qu'il *doit* et *peut* être célébré. — Ce culte commence par proclamer la souveraineté absolue du Dieu unique et de ses commandements; il jette ensuite le fidèle à genoux dans un cri de repentance, semblable à celui du péager se frappant la poitrine; il le relève ensuite dans la joie du croyant en Dieu père, et en Jésus, son fils unique, et au Saint-Esprit qui assure le pardon, la communion des saints et la vie éternelle; et il s'achève par la triple demande à Dieu de sanctifier son nom, de faire venir son règne et de faire régner sa volonté sur la terre comme dans le ciel. — Et le fidèle a chanté : « A toi, mon Dieu, mon cœur monte ! » Dans notre *religion de l'honneur de Dieu*, notre culte réformé n'est-il pas l'idéal du culte d'adoration ?

XI

Peut-être pourrions-nous trouver dans notre enquête quelque autre rite catholique qui exerce son attrait sur quelques protestants. Mais cette énumération suffit.

1° Une première réflexion s'impose. On nous dira : qu'est-ce que cela prouve ? Des personnes sérieuses, éminemment respectables, ont certains goûts, que nous n'avons pas. Et puis ? En effet cela ne prouve rien.

Ce qu'il faudrait savoir, c'est le nombre de protestants que ces goûts risquent de rapprocher plus ou moins du catholicisme. Car presque toujours il s'agit d'un simple *rapprochement*, et non d'une *conversion*.

Or ce nombre, nous ne le connaissons absolument pas.

2° Mais voici une seconde réflexion plus importante. Quel qu'il soit, ce nombre est, à mon sens, trop grand. Et nous en appelons d'une émotion particulière, d'une inclination personnelle, au bon sens commun.

Parmi ces rites, il y en a d'essentiellement catholiques : la messe. Il peut y en avoir d'inoffensifs *en soi*. Mais ils sont tous entourés, historiquement, d'idées dangereuses, soit magiques, soit méritoires.

L'histoire montre qu'il ne faut pas jouer avec ces dangers.

Que, dans telle ou telle circonstance, quelqu'un veuille jeûner, cela le regarde ; il est libre. Mais jeûner à époque fixe, par ordre, par convention, mécaniquement ! Pourquoi ? Il y a du reste tel poisson avec de l'huile, qui peut être beaucoup plus agréable à manger que telle chair avec de la graisse. La gourmandise doit être évitée dans le jeûne autant que le mérite... Et nous voilà embarrassés dans de bien curieuses difficultés religieuses et culinaires.

Que devient la religion en esprit et en vérité ?

3° Enfin que mes lecteurs veuillent bien réfléchir à ceci :

Chaque religion a son culte ; chaque culte a son caractère, constitue un type.

Ce type n'est peut-être pas parfait, il ne l'est probablement pas. Mais enfin il est un type, avec ses qualités et ses défauts, qui sont inséparables. C'est un singulier manque de psychologie que de vouloir améliorer les qualités d'un culte en empruntant les qualités d'un culte différent.

Les défauts d'un culte devront être corrigés, dans la mesure du possible, en intensifiant ses qualités, en affaiblissant ses défauts, mais sans modifier le type ; modifier le type, c'est l'anéantir.

Toute médaille a son revers. Enlevez le revers, vous n'avez plus de médaille.

Si vous mélangez le type protestant avec des éléments catholiques, vous détruisez le type protestant.

Sans compter que chaque élément d'un culte em-

porte avec lui certaines idées, certains principes de ce culte lui-même, de cette religion. Vous introduisez ainsi des pensées catholiques dans le protestantisme. Et quelle sera la fin ?

Sans compter que, si tel élément du culte catholique vous séduit au point que vous ne pouvez pas ne pas céder à son attrait, cet élément catholique, transporté dans le culte protestant, ne vous satisfera plus comme il vous satisfaisait. Privé de son environnement naturel, il vous paraîtra affaibli, choquant, dénaturé. Il faudra aller le retrouver dans son véritable environnement...

C'est mettre la main dans un engrenage dont on ne pourra plus la retirer. Il est capable de tout broyer.

*
* *

Voulons-nous être protestants ? — c'est la vraie question. Meilleurs protestants ? — très bien. Protestants autrement ? — non.

C'est à prendre ou à laisser.

CHAPITRE V

L'ATTRAIT CONFUS

Je ne voudrais pas que le titre de cet article parût déplaisant à qui que ce soit. Mes honorables correspondants m'ont indiqué leurs opinions, plus d'une fois avec une émotion qui m'a touché. Je leur dois la vérité (ce qui me paraît la vérité), et celle-ci n'a rien d'offensant pour eux. Je parle d'une confusion dont ils sont les victimes encore plus que les auteurs.

*
* *

Il y a, me dit-on, des protestants, qui « dans le silence de leur cœur se demandent si la voie qu'ils suivent est bien celle qui mène à Dieu, ou si elle ne comporte pas un redressement qui les conduirait plus sûrement au but ».

Angoisse fort respectable.

*
* *

La première question doit donc être de savoir exactement ce qu'est le protestantisme... De la réponse à cette question tout dépend. Or je m'aperçois qu'*a priori* la réponse à cette question est, pour plusieurs, la réponse que fait le catholicisme. Dès lors tout est décidé. Le protestantisme a tort et le catholicisme a raison, *a priori*.

*
* *

On apporte d'abord la grande objection catholique : en face de l'unité catholique, l'éparpillement protestant. — Il faudrait savoir ce qu'est cette unité, et ce qu'est cet éparpillement. — Et quand on me dit qu'on ne peut affirmer devant Dieu que c'est la même foi qui est professée par les calvinistes, par les luthériens, par les libéraux,... je commence par répondre que les calvinistes et les luthériens professent la même foi, sur *les points fondamentaux* et que les calvinistes et les « libéraux » ne professent pas la même foi sur ces points fondamentaux. — Il y a là une très grande confusion, très regrettable.

Il faut distinguer.

*
* *

Cela exigerait d'assez longs développements. Mais voici qui heureusement précise :

« Le pire est que cette dissémination de notre foi n'est pas un phénomène accidentel ; elle est une tare congénitale de notre protestantisme, puisque, fondé sur le principe du libre examen, il aboutit à permettre autant d'Églises que pourront surgir d'opinions individuelles distinctes. »

Et voilà ce que j'appelle le point précis, le point précis de la confusion initiale.

Le protestantisme repose sur le libre examen.

*
* *

En un sens, oui ; mais dans ce sens, pas plus que le catholicisme. C'est ce qu'ont débattu, il y a longtemps, Claude et Bossuet. L'acceptation de l'autorité de l'Église, ou bien procède du libre examen, ou elle est irrationnelle, aveugle. — Et à propos de cette controverse, ce n'est pas Claude et le protestantisme qui sont dans la plus mauvaise position. Toute autorité est acceptée par un libre consentement, ou il n'y a pas d'autorité du tout, il n'y a que la force et la contrainte. Et nous voilà en dehors de la religion et même de la morale. — Mais passons.

*
* *

Dans le sens usuel, courant, quand on dit que le protestantisme repose sur le libre examen, on veut dire que le protestantisme n'a aucune autorité, et qu'à chaque instant il se « fait sa religion » indivi-

duellement, selon son goût, ses caprices, son état d'âme, etc...

C'est bien ainsi que le catholicisme définit le protestantisme; et je le reconnais, c'est ainsi que le définissent beaucoup de protestants.

Je ne suis pas du tout étonné que les extrêmes se touchent. — De tout temps, avant de se contredire, les extrêmes ont commencé par s'entendre... Qu'est-ce que cela prouve?

*
* *

Peut-être, pour savoir ce qu'est le protestantisme, serait-il bon, et même nécessaire, de consulter les fondateurs du protestantisme, les Réformateurs eux-mêmes.

Or les Réformateurs n'ont pas invoqué le prétendu principe du libre examen. Et les ultramontains et les ultraprotestants n'ont cessé de les accuser, avec violence, d'avoir contredit le principe du libre examen! — De telle sorte qu'on les accuse *en même temps* de deux crimes également effroyables: d'avoir nié le libre examen, et de s'être contredits en le violant.

Mais passons encore.

*
* *

Personne ne saurait vraiment contester que le protestantisme repose sur deux principes célèbres,

dont le premier est l'*autorité souveraine de la Bible.*

Or l'autorité souveraine de la Bible, inspirée par Dieu, est plus grande que l'autorité du pape, même proclamé infaillible.

Et cette autorité de la Bible a été proclamée par toutes les grandes confessions de foi protestantes, même par la dernière en France, celle de 1872.

*
* *

Tous les protestants ne l'acceptent pas. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il y a plusieurs protestantismes contradictoires. En effet, mais cela prouve aussi qu'il y a un *protestantisme historique*, *un*, *un seul*, et, à côté, beaucoup de protestantismes modernes.

Ces protestantismes modernes corrigent, améliorent, corrompent, détruisent, font ce qu'ils veulent. Il n'y a pas de tribunal d'Inquisition protestante pour leur fermer la bouche, pour les mettre aux cachots, pour les faire monter sur le bûcher. — Mais il n'y a pas davantage de force humaine pour effacer la différence, l'abîme entre *le protestantisme historique* et *tel protestantisme moderne.*

L'histoire est là ; elle prononce ; et cela suffit.

La conclusion c'est que, si l'on veut s'entendre, quand on parle du protestantisme, il faut savoir et avertir de quel protestantisme on parle : du protestantisme *historique* ou d'un protestantisme *moderne.*

*
* *

Je suis obligé de m'arrêter ; car peu à peu je serais amené à discuter toutes les questions théologiques. Je me contente de dire que, étant protestant historique, je ne suis pas troublé par les objections catholiques et ultraprotestantes contre la clarté de la Bible. Je crois que les catholiques substitueraient moins l'autorité de l'Église à l'autorité de la Bible, si celle-ci était moins claire ; et que les protestantismes modernes dépenseraient moins d'efforts prodigieux pour démolir l'authenticité, l'historicité de la Bible, si la Bible n'était pas si claire.

Au nom de mon protestantisme historique je ne regrette pas « qu'il n'y ait pas de dogmes imposés ». Je ne crois pas que le dogme de la divinité de Jésus-Christ soit l'œuvre du temps autant que des évangiles. — Je n'admets pas la supériorité pratique du catholicisme ; je ne me sens pas attiré par le culte de la Vierge ; je ne demande pas le célibat des prêtres, ni le monachisme.

Que les protestants s'arrangent comme ils pourront avec leurs protestantismes modernes. Je n'ai pas à m'en mêler ici.

Je m'en tiens au protestantisme historique, celui de l'autorité de la Bible ; et mon protestantisme historique me suffit pour n'éprouver en rien l'attrait du catholicisme, au contraire.

CHAPITRE VI

LES « CHANDELLES » ET CALVIN

A propos de l'aménagement des temples, de la « devanture » du culte, on m'a posé une question particulière.

Qu'est-ce que Calvin a pensé et dit des cierges? Ne les a-t-il pas approuvés? — Il y a des protestants, paraît-il, selon lesquels Calvin les aurait approuvés.

*
* *

Il y avait à Londres une Église de réfugiés réformés. Les persécutions de Marie-la-Sanglante les obligèrent à fuir. Un certain nombre se réfugièrent à Wesel. Là, l'intolérance des ultra-luthériens leur rendit la vie pénible. Les ultra-luthériens voulaient leur imposer leurs rites.

Calvin écrivit aux réformés de Wesel une lettre, le 1er mars 1534 (1). D'après lui les rites, et en par-

(1) *Opera Calvini,* t. XV, pp. 79, 80.

ticulier les cierges, sont des « fatras », des « superfluités », *un résidu des superstitions papales, dont nous devrions tâcher d'exterminer la mémoire, en tant qu'en nous est.* Mais si nous sommes quelque part, dans une Église, où, malgré nous, ces « fatras », ces « infirmités » existent, il faut les subir plutôt que de se séparer de l'Église, à condition qu'elle soit fidèle quant à la foi.

Citons textuellement.

*
* *

« Si les pasteurs faisaient leur devoir, ils mettraient peine de *retrancher* les superfluités, qui ne servent en rien à édifier, même qui plutôt *obscurcissent* la clarté de l'Évangile. C'est donc un *vice* à condamner ; quant à eux, ils nourrissent ces mêmes fatras, qui sont comme un résidu des superstitions papales, dont nous devons tâcher *d'exterminer* la mémoire, en tant qu'en nous est. Mais puisque vous n'êtes qu'un membre particulier de l'Église, non seulement vous pouvez licitement, mais vous devez, *supporter* et *souffrir* telles infirmités, qu'il n'est pas en vous de corriger. Nous n'estimons pas que d'avoir des *chandelles allumées* en la Cène et du pain figuré, soient choses indifférentes, de telle façon qu'on y *consente et les approuve ;* mais elles sont assez indifférentes pour *s'accommoder* à l'usage qui en sera déjà reçu, quand nous n'avons pas l'*autorité pour y remédier*. S'il était question de *recevoir* ici telles cérémonies, nous serions contraints et tenus, selon le lieu auquel Dieu nous a constitués, de *résister jusqu'au bout* et de maintenir constamment la *pureté*, dont l'Église qui nous est commise est déjà en possession. Mais quand

nous viendrons en quelque lieu où il y aurait forme de culte différente, il n'y a aucun de nous qui, *par dépit d'une chandelle* ou d'une chasuble, se voulût séparer du corps de l'Église et, par ce moyen, se priver de l'usage de la Cène. »

*
* *

Calvin, en dépit de ses détracteurs, n'est pas fanatique : il est ferme.

Il est ferme, pour ce qui concerne la foi, les doctrines *essentielles*, les doctrines *fondamentales*, — qu'il distingue soigneusement des doctrines secondaires, et, encore plus, des cérémonies.

« Le principal, dit-il (toujours dans sa lettre aux fidèles de Wesel), est que *vous ne fléchissiez* pas en la confession de votre foi, et que *vous demeuriez en votre entier*, quant à la doctrine. »

Mais pas de fanatisme. S'il est impossible de faire autrement, il faut « s'accommoder à quelques cérémonies, qui ne concernent point la substance de la foi » ; — « car il est licite aux enfants de Dieu de *s'assujettir* à beaucoup de choses qu'ils n'approuvent pas ».

Telle est la pensée de Calvin sur les « chandelles ».

C'est aussi la nôtre (1).

(1) Il n'est pas aussi facile qu'on le pense de corriger le culte protestant. Voici que des récriminations s'élèvent déjà de deux côtés opposés, contre les *améliorations* introduites.

Le temple protestant est envahi par trop de musique. Un de mes

correspondants a assisté à une consécration ; pendant les engagements du candidat, les orgues ont si bien fonctionné, qu'il n'a rien pu entendre. — Toute une série de lettres ont été publiées sur ce sujet. Après le moment dit de recueillement, à la fin du culte, l'orgue donne le signal des conversations, du brouhaha. — Un autre correspondant proteste contre l'abus des *soli*, des orchestres...

A l'extrême opposé, les cultes de silenee (si l'on ose s'exprimer ainsi) me sont signalés d'une manière curieuse. Un ancien catholique, devenu protestant, pieux et quaker, retrouve dans le recueillement silencieux au temple ce qu'aime son atavisme catholique, le silence de l'élévation au cours de la grand'messe, le silence des messes basses, le silence de l'adoration du Saint Sacrement... — Est-il bien sûr que la meilleure méthode pour résister à l'attrait catholique le plus catholique soit d'introduire dans le protestantisme ce qui attire vers le catholicisme ? — Sur ce point, la copie sera toujours fragmentaire, plus ou moins pâle, plus ou moins détériorée et risque fort de faire d'autant plus *désirer* l'original vrai, intégral, vivant.

CHAPITRE VII

LE DÉGOUT DU PROTESTANTISME

Sans avoir la prétention — loin de là ! — d'épuiser le sujet que nous avons abordé dans notre avant-dernier chapitre intitulé: « Attrait confus » il nous faut compléter un peu les observations que nous avons présentées.

Nous y sommes invité par les communications suivantes de quelques correspondants.

I

D'après M. X., les huguenots avaient la vérité ; ils étaient grands !... Mais l'Église d'aujourd'hui est misérable... Le protestantisme ne fait que discuter dans l'anarchie la plus complète. On fait de la morale en chaire, peut-être même de la politique. Le protestantisme est fini, il n'y a rien à faire pour le sauver ; et le catholicisme avec ses tares, avec ses crimes du passé, avec ses superstitions et ses misères lui est infiniment supérieur.

*
* *

« D'un côté une Église au credo immuable, qui répète sur tous les tons et dans toutes les langues, je suis la vérité..., d'un autre côté, un protestantisme, où chaque lustre voit éclore une théologie, une philosophie religieuse nouvelle.

« ...Comment s'étonner que des âmes pieuses, profondément croyantes, affamées de certitude, de foi positive, soient anxieuses, troublées? — Que le protestantisme, qui n'a plus aujourd'hui une seule faute à commettre, redevienne enfin lui-même, qu'il revienne à sa foi et à ses origines historiques. »

*
* *

« Il y a une seule foi, dit l'Apôtre, mais dans notre protestantisme chaque Église et chaque fidèle a une foi à lui; l'un est orthodoxe, l'autre libéral ou rationaliste. »

« L'Église de Rome accepte toutes les Saintes Écritures, mais elle les interprète à sa manière et y ajoute toute sortes de dogmes et de croyances, qui sont contraires à son esprit et à son enseignement (Transsubstantiation, culte de la Vierge, culte des Saints, confession auriculaire). Mais les catholiques sont chrétiens quand même, et des chrétiens pleins de zèle et de piété, et ils ont la foi. »

Notre correspondant conclut :

« La division, les incrédulités et les libres-pensées, qui sont dans notre Église protestante, la tuent. La soumission et l'obéissance font le triomphe et la gloire du catholicisme. »

*
* *

Un correspondant, d'origine hugenote, élevé dans l'admiration du protestantisme, dans la répulsion du

catholicisme, a été peu à peu amené à modifier ses idées en face des faits, qu'il indique comme suit :

« J'ai été amené à mettre en parallèle : 1° le catholicisme, trop souvent erroné, mais gardien du dogme et de la foi ; 2° un protestantisme rationaliste, rabaissé à la mesure de la raison humaine, destructeur de la foi.

« Où est le salut ? Attaché au protestantisme de mes pères, je voudrais qu'il soit dans l'orthodoxie protestante, qui a su enlever au catholicisme tout ce que cette religion avait illégitimement surajouté à l'Évangile. Mais l'orthodoxie existe-t-elle encore ? — Bien des pasteurs m'ont déclaré que le dogme avait peu d'importance. Un autre m'a dit qu'à l'école de théologie, la science des modernistes avait donné de rudes assauts à sa foi. J'aimerais à être assuré que la religion de Calvin existe encore, et que je n'assiste pas à la fin lamentable du protestantisme, devant une Église catholique, qui, guidée par des Léon XIII, laisserait tomber en désuétude des absurdités, et attirerait à elle par ses attraits évangéliques, les protestants avides de foi. »

Voilà des accents pathétiques, angoissés et angoissants. Qui pourrait y rester insensible ?

II

Encore une fois ces déclarations soulèvent un monde d'idées contradictoires. Il faudrait reprendre toute l'histoire ; il faudrait examiner la psychologie du catholicisme passé et actuel, distinguer entre l'apparence et la réalité, ramener l'idylle rêvée par certains protestants, à la réalité vécue par l'immense

majorité des catholiques, se demander ce qu'il y a vraiment au-dessous de toute cette unité intellectuelle et morale ; citer cette parole, récemment publiée, d'un converti, ce motif de sa conversion : « l'indulgence du catholicisme aux exigences d'un paganisme légitime ». Et s'il n'y avait que cette indulgence !

Il faudrait étudier de nouveau, et à fond, la question dont nous avons déjà parlé : peut-on dans un système prendre ce qui est bon et laisser ce qui est mauvais ? Le système réduit à certains fragments est-il le système ? celui qui agit ? Peut-on, dans un visage, garder les yeux qui sont beaux, et supprimer le nez et la bouche, qui sont affreux ? Est-ce encore le visage ? Tout se tient dans un organisme, etc., etc.

*
* *

Mais nous voulons nous en tenir à l'idée essentielle que nous avons déjà indiquée.

On souffre en voyant qualifier de protestantes les idées les plus contradictoires. On souffre en voyant de bons protestants accepter, *a priori*, l'idée catholique, laquelle est la même que l'idée des ultraprotestants : tout ce que l'on veut est protestant ; il est aussi protestant de croire à l'autorité des Écritures que de la nier...

*
* *

On souffre de voir reprocher amèrement au protestantisme d'avoir des défauts qu'il n'a pas, qu'il peut seul combattre, et de ne pas avoir les qualités qu'il a, et qu'il peut seul donner et propager.

*
* *

Non, mille fois non ! — Si l'on veut dire qu'il n'y a pas d'inquisition avec ses juges et ses sbires, pour mener en prison ou au bûcher celui qui se dit protestant et se fait sa foi, au gré de ses goûts et des caprices, — on dit vrai. Mais l'Histoire a le droit de définir le mot protestant. Il y a un protestantisme historique.

A quoi on répond : mais le protestantisme historique est attaqué, est nié. — Je le regrette. Mais en quoi cela peut-il affaiblir mon admiration pour le protestantisme historique et ma fidélité ?

Est-ce que j'abandonne, ou je nie, toutes les vérités qui sont attaquées ?

Au lieu de les abandonner, je les défends.

Est-ce que tous ceux qui se plaignent à bon droit, qui gémissent avec raison, ont fait tout leur devoir de bon protestant, de protestant historique ? Ont-ils parlé, ont-ils lutté, se sont-ils groupés, se sont-ils organisés ?

Les vérités ne périssent jamais par leur faute, elles ne périssent que par la faute de leurs adhérents, de ceux qui se prétendent leurs adhérents.



Alors on veut bien m'accuser d'*historicisme*, d'immobilisme.

Qu'est-ce donc que le protestantisme historique ? La religion de Luther, de Zwingle et de Calvin ? Certes non. — Les catholiques, voilà les partisans de l'immobilisme. Leur docteur immobile, c'est saint Thomas. Je ne crois pas à saint Calvin.

Le protestantisme historique n'est que le christianisme historique, auquel les Réformateurs ont ramené le christianisme.

Et si je ne veux pas modifier le protestantisme historique, c'est *uniquement* (*uniquement*) parce que je ne veux pas modifier le christianisme de la Bible, des apôtres, le christianisme du Christ.

III

C'est le moment de reproduire le dernier texte qui nous a été communiqué. Il s'agit du passage d'une lettre de Lacordaire (*Lettres*, 1916, p. 265, 276). Le voici :

« Jamais ses enfants (de l'Église), *sous aucun prétexte*, ne doivent être étrangers à ce qui la touche ; ils doivent y

prendre part selon leur position et leurs forces... Aucun talent, aucun service ne compensent le mal que fait à l'Église une séparation, quelle qu'elle soit, une action en dehors de son sein. *J'aimerais mieux me jeter à la mer, avec une meule de moulin au cou, que d'entretenir un foyer d'espérance, d'idées, de bonnes œuvres même, à côté de l'Église.* »

Ces lignes sont vraiment d'une importance capitale. Elles montrent le secret de l'unité, de l'autorité, de la puissance de l'Église catholique. Le catholique fait tout *dans*, *par* et *pour* l'Église. — Et l'on nous dit : n'est-ce pas l'idéal ? Quel attrait ! — Oui et non. Car, si plutôt que de *faire* quoi que ce soit hors de l'Église, un catholique nommé Lacordaire préfère le suicide, plutôt que de *laisser faire* quoi que ce soit hors de l'Église, d'autres catholiques, nommés Innocent III, certains conciles, Torquemada, Thomas d'Aquim, le P. Lépicier préfèrent exterminer ceux qui travaillent hors de l'Église. C'est la théorie même des inquisitions et des persécutions.

D'autre part, il faut remarquer que beaucoup de protestantismes, plus ou moins modernes, ne pensent, dirait-on, à exercer leurs talents, même religieux, que hors de l'Église, et *sans* l'Église. Nous assistons à une floraison stupéfiante d'associations pour l'évangélisation, pour la vie religieuse, *hors* de l'Église ; ce qui, en fait, finit par être, même involontairement, au détriment de l'Église. Ces associations ont leur directoire central, leurs groupes régionaux, leurs groupes locaux, tout comme de vraies églises. — Et l'on nous dit : N'est-ce pas un terrible danger ? n'est-ce pas le contraire de l'idéal, l'explication du morcellement, de la faiblesse, du dépenaillement du protestantisme ? — Quelle cause de dégoût ! — Soit, mais il faut considérer que c'est un extrême opposé à un autre et que ce second extrême répond, par l'abus de la liberté, à l'abus

de la contrainte. Et la liberté, en matière religieuse, est aussi un idéal vrai.

La conclusion, toujours la même, est qu'il ne faut pas accuser le protestantisme de tous les écarts et méfaits *des* protestantismes divers et *des* protestants. Il faut s'éloigner des deux extrêmes, catholique et ultra-protestant, et pour cela rester fidèle au protestantisme, synthèse des contrariétés coupables ou mortelles, fidèle au protestantisme selon saint Paul, celui que nos Réformateurs ont remis en honneur, le protestantisme historique.

CHAPITRE VIII

L'ATTRAIT DU MOINDRE EFFORT

Plusieurs de nos correspondants insistent sur cette explication de l'attrait catholique.

I

« C'est une religion facile, où un autre se charge de notre responsabilité morale, et dans laquelle il est facile de se mettre en règle avec Dieu, pendant sa vie et avant sa mort. On demande de la fréquentation aux offices plus que des convictions. »

« Le catholicisme est une religion de mineurs, le protestantisme une religion de majeurs : c'est ainsi que j'entendis un jour un pasteur définir la position réciproque du catholicisme et du protestantisme.

Rappelons le propos si caractéristique du célèbre Brunetière : « Ce que je crois, allez le demander à Rome. » Citons ce propos, récemment entendu dans un grand restaurant : « Je me suis placé entre les mains de mon prêtre, et il est responsable de mon salut. »

II

Sur ce sujet un très intéressant mémoire nous a été envoyé par un jeune et distingué intellectuel. Selon lui, le protestantisme est la religion d'une élite. De là sa valeur et la crise qu'il traverse, la crise des élites : « le protestantisme, religion d'une élite traverse la crise infligée par la rigueur des temps à toutes les élites ».

*
* *

Le Mémoire dit : « Cultivée en sol profond, la religion protestante ne pousse ses racines que dans la personnalité intérieure. »

« Le catholicisme n'est pas, comme on le dit parfois injustement, exclusivement superficiel. Mais il conserve une importance et une valeur aux actes et aux rites. Il n'exige pas pour vivre une vie spirituelle intense. Il peut plaire à des enfants éclairés, et il peut en même temps satisfaire la masse qui nourrit sa piété de sentiments et de gestes. »

Sans nous arrêter à un ou deux termes, qui auraient peut-être besoin de quelque explication, nous admettons l'affirmation générale, conforme à des affirmations déjà citées.

Cela justifie-t-il l'expression : le protestantisme est la religion d'une *élite ?* — Oui et non.

Certainement le protestant, comme tout chrétien,

fait partie d'une élite, d'une élite religieuse, d'une élite morale, mais pas nécessairement d'une élite intellectuelle, ni sociale (de classe).

Il faut bien distinguer. Le christianisme et le protestantisme, à leur origine, ont été la religion des petits, des ouvriers, des ignorants, des pauvres. Saint Paul dit aux premiers chrétiens : « Il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair...» « Nous sommes comme les balayures du monde... » Et Notre-Seigneur lui-même a dit : « Je te loue, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants. »

Ainsi les chrétiens et les protestants n'appartiennent pas nécessairement à ce qu'on appelle l'élite (intellectuelle, sociale), et cependant, ils constituent l'élite (morale, sociale et finalement intellectuelle).

Sans avoir le temps d'expliquer cet apparent paradoxe, qui est une vérité de bon sens et de fait, je me borne à dire : le protestantisme (comme le christianisme) s'adresse à *tous* les hommes, quels qu'ils soient, aux petits, aux humbles, pour les élever *tous* à la dignité supérieure de protestants et de chrétiens. — Les chrétiens, les protestants, ne deviennent pas chrétiens, protestants, parce qu'ils appartiennent à l'élite. Mais ils constituent l'élite parce qu'ils sont devenus chrétiens, protestants.

*
* *

A l'origine du protestantisme en France, on a appelé les premiers protestants « *les fouleurs et les cardeurs de laines* de Meaux ».

Ils constituèrent la magnifique élite des martyrs. Et partout dans le monde, ces « gueux », comme on les appelait en Hollande, ont fait l'honneur, la force, la gloire des nations, l'élite !

Le devoir strict de tout homme est de devenir protestant, c'est-à-dire chrétien. Et s'il y a des hommes qui ne veulent pas devenir protestants, c'est-à-dire chrétiens, ce n'est pas parce qu'ils ne le peuvent pas (n'appartenant pas à l'élite), c'est qu'ils ne le veulent pas (pour constituer l'élite).

*
* *

Je lis dans le rapport : « Il est peut-être des consciences que ces exigences effrayent ou irritent, et qui se sentent plus à l'aise dans le catholicisme, qui ne lie pas indissolublement morale et religion, se montre plus indulgent à la faiblesse humaine, et offre par la confession un apaisement périodique aux âmes repentantes. Les actes, les offrandes, les privations, moyens que l'Église met à la disposition des fidèles pour se racheter de leurs fautes, coûtent moins à la plupart des hommes que le constant effort sur soi-même pour résister aux assauts de la nature et la soumission aux ordres de la conscience. »

Nous voilà d'accord.



Mais je dois encore noter un passage de l'intéressant et suggestif Mémoire :

« *Chaque protestant doit,* dans la probité de sa conscience éclairée, *se créer sa propre religion.* Sur la base qui lui est fournie par la Bible, *il édifie la maison qui lui convient.* »

Ici encore il pourrait se produire de graves malentendus.

Est-ce que chaque chrétien, à l'origine, a dû se « *créer* sa religion ? » Est-ce que chaque fouleur de laine de Meaux a dû se « bâtir » la maison, c'est-à-dire la religion, qui lui convenait ?

Alors, en effet, il n'y aurait de religion et de protestantisme que pour l'élite (au sens du mot que nous n'acceptons pas), et il y aurait autant de religions, de maisons religieuses, qu'il y a d'intellectuels.

Mais évidemment ce n'est pas dans ce sens que ces mots doivent être entendus.

La religion chrétienne a été faite par Dieu. Elle a été révélée par Christ. Elle est expliquée dans la Bible.

Ce que chacun doit faire, ce n'est pas de se « créer » sa religion, c'est d'accepter, de s'assimiler la religion créée par Dieu.

Ne cherchons pas à créer le soleil. Ouvrons les

yeux pour le voir, et que Dieu préserve nos yeux de toute maladie.

Le plus humble des humains, le dernier des sauvages, n'a pas plus à créer sa religion que son soleil. Il peut voir le soleil s'il le veut : il peut entrer dans la maison, qui a été bâtie pour lui, comme pour tous les hommes. Et ce n'est pas à lui de dire que la maison bâtie par Dieu ne lui « convient » pas. Le salut est le salut, et il n'y en a pas d'autre.

CHAPITRE IX

L'ATTRAIT SÉDUCTEUR

Un de mes correspondants, qui étudie beaucoup le catholicisme, et lit les journaux, m'écrit :

« Oui, l'impérialisme religieux plaît, car il cherche à plaire, on lui apprend à plaire : c'est tout au long dans le Miroir du Clergé. De plus, Loyola a écrit tout un traité sur cette question afin d'arriver à convertir les hérétiques. C'est surtout à eux qu'il faut plaire. J'ai lu dans la *Croix* deux grandes pages sur ce sujet et j'ai compris que Loyola avait du génie...

« Une Sœur parlant à une institutrice, amie de mes filles, lui disait : « Faites donc un peu d'apostolat dans votre école. Amenez de temps en temps avec vous à nos offices des protestants. Plaisez-leur; dites-leur que c'est moins froid, plus artistique, plus cordial que chez eux. Montrez-leur que nous sommes aimables. »

On ne saurait reprocher à quelqu'un, même religieux, d'être aimable, de vouloir être aimable. La seule chose qui ne soit pas très recommandable,

c'est de prendre comme professeur d'amabilité, Loyola.

Mon correspondant ajoute encore :

« Les Facultés catholiques ont créé des classes de journalisme pour permettre à leurs élèves de s'infiltrer dans la presse, et, depuis sept ans, ils opèrent habilement, aimablement, sympathiquement, et avec un doigté souvent réglé par des semaines de retraites, et des traités. Et toujours l'art de plaire tient une place marquée. »

C'est avec regret que je ne donne pas d'autres extraits des lettres de mon correspondant, un spécialiste dans cette question évidemment. — Il montre le soin que les prêtres ont de se faire valoir les uns les autres. Que d'éloges publiés ! — Il montre le soin que les journaux catholiques prennent de citer des conversions au catholicisme.

Et ici pourquoi ne pas remarquer qu'il y aurait lieu, pour les journaux protestants, de parler davantage des conversions au protestantisme ? Il y a des gens qui s'imaginent qu'il n'y en a pas (nous en publierons une ou deux plus loin). — Nos journaux protestants feraient bien aussi de publier plus souvent des statistiques montrant la proportion des protestants dans le monde. Que de protestants qui pensent que nous sommes une infime minorité !

*
* *

A cette préoccupation et à cet art de plaire aux

hérétiques (aux protestants), il faut joindre une pré occupation et un art singuliers de se faire tout à tous.

Ce n'est pas mal, puisque l'apôtre l'a dit. Mais les textes, interprétés par Loyola, prennent quelquefois un sens particulier. Et en tout cas, nous nous trouvons en face d'un caractère assez étonnant du catholicisme. Lui, si *un*, est on ne peut plus *divers*. Lui, si rigide, est on ne peut plus *souple*. Lui si *uniforme*, est on ne peut plus *varié*, etc., etc.

Et des protestants nous diront : « Vous voyez bien, vous êtes obligé vous-même de reconnaître que vous calomniez parfois le catholicisme. Malgré vous, vous lui reconnaissez les qualités que vous lui refusez. »

Là encore il ne m'est pas possible de m'expliquer, comme il le faudrait.

*
* *

Voici ce que j'ai lu, à propos de mon enquête, dans l'*Ami chrétien des familles*, 27 novembre 1925 :

« Ce qui frappe, c'est qu'il existe au moins *deux* catholicismes, l'un est à l'usage des régions de tout repos, où l'on est catholique de père en fils... Ce catholicisme c'est le vrai, l'ancien, l'authentique... C'est celui qui, maintenant encore, ferme les yeux sur les faiblesses et les écarts de conduite des prêtres, tant qu'il n'y a pas de scandale public, celui qui tolère une certaine dose d'incrédulité,

pourvu qu'on soit pratiquant. Celui qui assigne aux morts de notre culte une place au coin des suicidés.

« *L'autre catholicisme*, à l'usage des régions en majorité protestantes, et du monde intellectuel, est tout teinté et tout maquillé de libéralisme. C'est celui qui est représenté par des prêtres choisis dans une élite sociale..., celui qui imite, sans le dire, les institutions protestantes.... Mais, en définitive, les *deux* catholicismes, le vrai et le faux, n'en font qu'un, ayant les *mêmes chefs* et la *même tête*, à Rome. »

*
* *

Un honorable correspondant m'a expliqué que les excès de la mariolâtrie n'étaient que les excès de quelques prêtres grossiers.

Et à Lausanne on m'a expliqué que telle et telle conversion de jeunes étudiants au catholicisme était due à l'habilité de prêtres libéraux, d'un libéralisme *ad hoc*.

*
* *

On pourrait citer plusieurs exemples. Un théologien avisé me disait ces jours-ci, que telle conférence du P. Sanson à Notre-Dame, sentait fort le modernisme. Il a, en effet, prononcé de curieuses paroles sur la relativité des enseignements évangéliques, et adressé un curieux *merci* à la critique (1).

(1) « A quelque date, par quelque auteur qu'ils aient été rédigés, que l'on *imagine* ou que l'on *constate* même... des divergences et jusqu'à des contradictions, que des détails trahissent clairement l'époque, le milieu, le tempérament... que leur témoignage de foi et de *doctrine même*, qu'ils expriment comme doctrine de vérité éternelle, se révèle de relativité humaine, je dis : *peu nous importe*. A la critique qui a mis tous ces points en lumière il faut dire en passant, *merci*. »

*
* *

Mais il me suffira de retenir ce que le P. Sanson a dit sur les deux questions, qui divisent le plus les catholiques et les protestants : la lecture de la Bible et la tolérance religieuse.

1° Le P. Sanson a terminé ce qu'il avait à dire sur la Bible, par ces paroles :

« *Puissé-je vous avoir décidés à lire l'Évangile,* avec ce regard simple et ce cœur droit, qu'il réclame lui-même de nous, pour que nous saisissions toute sa valeur. *Méditez-le, je vous en prie,* en vous souvenant que celui qui vous parle par ce livre a dit : mes paroles sont esprit et vie. »

Or tout le monde sait ce qu'est la doctrine et la pratique de l'Église selon le grand Concile de Trente et les autres :

« Pour réprimer les esprits *pétulants et effrontés,* le Concile a ordonné que *personne* se fiant à sa prudence, *ne soit si osé et hardi que d'interpréter* la Sainte Écriture, contre le sens qu'a toujours tenu et tient encore notre mère l'Église à qui il appartient de juger du vrai sens et interprétation des Saintes Écritures.

Voici le résultat d'une petite enquête, qui, à ma demande, a été faite par un ami, auprès d'autorités catholiques, spécialement compétentes. Le R. P. X s'exprime ainsi :

« La lecture de la Bible en entier et de l'Ancien Testa-

tament presque en entier est *conseillée* à tous... Mais *la loi qui domine* toutes les actions est qu'*il faut s'en rapporter à la tradition conservée* dans l'Église pour l'interprétation des passages douteux. L'interprétation catholique est celle de la tradition représentée par l'Église et non celle de l'individu. *C'est là toute la différence (!!) entre catholiques et protestants.* »

L'euphémisme du Révérend Père est charmant.

Un autre, un laïque ardent défenseur de l'Église catholique, dit :

« Les prêtres m'ont toujours dit que la *liberté qu'ils me laissaient,* ils ne pourraient pas, en conseience, *la laisser à d'autres,* en raison de leur tour d'esprit... Donc gradation dans la liberté d'études solitaires, mais liberté complète *pour les études soumises à l'autorité.* »

Ainsi la lecture de la Bible n'est pas ordonnée, elle est conseillée, et la liberté d'user du conseil n'est pas accordée à tous, mais seulement à ceux qui ont le bon « tour d'esprit », et à condition qu'ils acceptent toujours le sens seul autorisé par l'Église.

Comment tout cela peut-il s'accorder avec les paroles du P. Sanson, prononcées à Notre-Dame ? Mystère.

2° Le P. Sanson n'a pas hésité à aborder un sujet plus épineux encore, celui de la contrainte en matière de foi. Il a prononcé des paroles très belles.

« Les procédés de contrainte quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, par quelques biais qu'on y ait recours, par

eux-mêmes, ne vont jamais à rien de plus qu'à déterminer des paroles sur des lèvres et des gestes du corps.

« ...L'apôtre, l'homme qui avec son âme va vers les autres âmes, et le juge doublé d'un bourreau ne peuvent subsister côte à côte pour conduire les hommes au Dieu de charité. Si vous recourez au second, vous faites évanouir le premier ; c'est ce qui arrive là où l'on voit la contrainte sévir dans l'ordre spirituel, lequel n'a plus de spirituel que le nom. » Et enfin : « L'autorité ecclésiastique a été responsable du sang versé. Le fait est là et rien ne peut aller contre. »

Comment ne pas admirer la loyauté d'un pareil aveu ?

* * *

Malheureusement le P. Sanson cherche aussitôt à retirer autant que possible ce qu'il a accordé.

Il parle du danger social, que présentaient les hérésies. C'est la thèse des extrémistes catholiques. M. Guiraud, professeur à l'Université de Dijon, directeur d'une grande Revue catholique, directeur (sauf erreur) de *la Croix*, voit dans les persécutions une « œuvre de salut social ». D'après lui, les Vaudois, les Albigeois, Wiclef « et Jean Huss lui-même, seraient justiciables du tribunal correctionnel et de la Cour d'assises ».

Le P. Sanson dit que « l'Église a été *entraînée* à participer à la répression sanglante. » — Or M. Guiraud, le grand défenseur de l'Église, le déclare nettement, et il le prouve par les textes innombrables

de la « législation canonique » : « Il est impossible de nier que l'Église *ait voulu* réduire l'hérésie par la force. *Loin de subir* l'impulsion de l'autorité civile, elle la lui a parfois *imprimée.* »

Le P. Sanson déclare enfin que son « aveu » lui est *dicté par l'esprit même de l'Église.* — Oh ! oh! L'esprit de l'Église, d'après le pape Innocent III et le Ier Concile de Latran, d'après Grégoire IX, d'après le Concile de Toulouse, etc., toutes autorités infaillibles, est que l'Église a le droit de supprimer l'hérétique. — L'Esprit de l'église, d'après Thomas d'Aquin, l'ange de l'école et le grand docteur actuel, d'après l'interprète de Thomas d'Aquin, le P. Lépicier, professeur actuel de théologie au Collège pontifical de la Propagande, à Rome, c'est que l'Église a le droit de *tuer* (de faire tuer) l'hérétique. — Et Ch. Maurras, le grand défenseur de l'Église catholique, de son système, de sa politique, soutient que la liberté de conscience « est une *force exécrable de dissolution* et de ruine ». Voilà l'Esprit de l'Église (1).

(1) Saint Thomas (*Somme*, II, II, quest. XI, art. 3) dit : « Les hérétiques ont mérité, non seulement d'être séparés de l'Église par l'excommunication, mais encore *d'être ôtés du monde par la mort* (*sed etiam per mortem a mundo excludi*). Du moment qu'ils sont convaincus de leur hérésie, les hérétiques peuvent être non seulement excommuniés, *mais justement tués* (*sed et juste occidi*). Et le P. Lépicier, procureur général de l'Ordre des Services de Marie, professeur de théologie au Collège pontifical de la Propagande de la foi à Rome, l'un des docteurs les plus autorisés actuellement du catholicisme, écrit dans son ouvrage *De la fixité et du progrès du Dogme* (2e édit., Rome, 1910) : « Est-ce que les hérétiques doivent être tolérés ou *complètement exterminés* (*penitus exterminandi*) ?... Personne ne peut douter que non seulement ils *méritent* d'être séparés de l'Église par l'excommunication, mais qu'aussi ils

Du reste le P. Sanson, avec la plus parfaite candeur, a donné *une* des raisons de son aveu. « Cet aveu révèle *l'esprit de l'Église*, et en le révélant, il est *propre à ramener à l'Église* tant d'âmes auxquelles l'a *masqué* une histoire *insuffisamment approfondie.* »

O mon bon Père, je vous respecte ; je suis pleinement persuadé de votre sincérité ; je suis touché par vos sentiments fraternels et votre sincère piété.

Mais avec tout le respect que je vous dois, je crois fraternel de vous avertir. Pour connaître l'Esprit de l'Eglise, ne recommandez jamais à un huguenot *d'approfondir* l'histoire des persécutions de la Saint-Barthélemy, de la Révocation de l'Édit de Nantes, et des Camisards.

*
* *

Et ici encore que penser de la double face du catholicisme, celle des autorités ecclésiastiques, et celle du prédicateur de Notre-Dame ? La *Semaine religieuse* de Genève se demande s'il faut voir dans cette attitude « une figure d'emprunt, qu'emploie le catholicisme pour capter les esprits libéraux de notre temps » ; et elle reconnaît que ce soupçon « *est jus-*

sont *dignes d'être enlevés du monde des vivants par la mort* (*per mortem a vivis auferantur*) *;* car, comme le remarque saint Thomas, etc... l'hérétique peut être *justement tué* (*etiam juste occidi*)..., privé *de l'usage de la vie,* qui est nuisible (*vitæ nocentis usura privare*) (p. 191). — Voir du reste notre étude : *Du droit de l'Église de mettre à mort les hérétiques,* dans *Foi et Vie,* n^os^ du 1er et du 15 sept. 1925).

tifié par de nombreux précédents », ou bien, faut-il voir dans cette attitude du P. Sanson, l'indication d'un mouvement qui se dessine dans l'élite catholique, une orientation de l'Église catholique entière vers l'évangile? Mais elle reconnaît que *ce serait trop beau.* — L'avenir nous renseignera.

En attendant, l'attrait séducteur peut s'exercer (1).

(1) Quelqu'un qui a spécialement étudié ce sujet X. Y. F. écrit dans l'*Église libre* (août 1926, n° 34, p. 131) : « Le papisme introduit la démocratie dans son armée, il clame à tous les échos que les catholiques sont les plus éminents défenseurs de la liberté de conscience, même de toutes les autres libertés, etc. »

SECONDE PARTIE

L'ATTRAIT PROTESTANT

CHAPITRE PREMIER

LA BIBLE ET SES CONVERSIONS

Dans mon dossier j'ai trouvé une lettre, où j'ai lu les lignes que voici, écrites par une correspondante pieuse, avisée et bien placée pour être renseignée.

« J'avais l'impression, au début, que votre étude soulignerait peut-être cet attrait du catholicisme, auprès de ceux qui n'y pensaient pas ; et que ce serait faire le jeu du clergé. Aussi maintenant, malgré vos justes conclusions, j'aimerais beaucoup vous voir traiter l'attrait du Protestantisme, qui renforcerait chez les huguenots trop tièdes les idées-force qu'il renferme et qui conduisent les âmes à la vérité ».

Cet appel ne saurait me laisser indifférent, et voici quelques documents intéressants, il me semble.

Je me borne, comme toujours, à ceux que mon enquête m'a fournis.

* *

Mlle X, de la meilleure société de X, avait été jusque-là très catholique, pratiquante. Mais depuis quelque temps elle éprouvait un certain malaise après avoir accompli les devoirs de sa religion. Elle s'en ouvrit à son confesseur, qui lui répondit qu'elle était trop scrupuleuse. Elle répondit : « Quand je reviens de la messe, je suis moins contente que lorsque j'y vais ; il y a là quelque chose qui ne va pas. »

Dans un voyage en Suisse, elle eut l'occasion d'entendre un pasteur dans une réunion. « Si on nous parlait ainsi dans notre Église, dit-elle, comme nous serions différents ! »

Immédiatement Mlle X *acheta une Bible*. Elle tomba sur un passage obscur de généalogie, ne comprit pas, et en resta là. — Un peu plus tard, reprenant cette Bible, elle tomba sur un passage du Lévitique, et elle ne comprit pas davantage. Les parents, persuadés que ce livre est impossible à comprendre, le prirent, et le portèrent au grenier, où il resta plus d'un an. — Enfin, reprise par ses angoisses, Mlle X alla le chercher et se mit à le lire, chapitre après chapitre. Elle comprit.

Et ceci est une leçon pour tant de protestants, savants plus ou moins, qui lisent la Bible par phrases détachées, par mots séparés, j'allais dire par lettre isolée. Ils ne comprennent pas la Bible, et la rejettent. — Rien n'éclaire la Bible, comme la Bible. « L'analogie de la foi » était une doctrine essentielle de nos pères.

*
* *

Mlle X, comprenant ce qu'elle lisait, a vu de plus en plus se détacher devant elle les erreurs de l'Église romaine. Elle alla expliquer à son curé qu'elle ne pouvait plus rester catholique. Son curé lui expliqua, à son tour, qu'à côté de la Bible, il y avait la Tradition, que la Tradition avait autant de valeur que... la Bible... En vain.

*
* *

La demoiselle X a fréquenté d'autres réunions protestantes d'édification. Elle y a conduit sa mère, sa sœur. Ceux qui la connaissent la trouvent transformée. Elle était hautaine, réservée : elle est devenue débordante de vie intérieure. Une de ses amies très catholique va entrer au couvent. Elle a dit : « Je me rends compte de la vie religieuse des protestants vraiment croyants. Quelle différence avec la vie religieuse catholique! *Je comprends par expérience que cette différence vient de l'action directe de la Bible chez les croyants protestants*, tandis que les autres n'ont pas de base. Comparée l'une à l'autre, *l'attitude des catholiques paraît parfois grotesque*. »

Ce qui peut le mieux rendre les protestants capables de résister à l'attrait du catholicisme, c'est la Bible : la lecture de la Bible, la prédication de la Bible, la Bible comprise par l'esprit et sentie dans le cœur. Au lieu de vouloir exorciser le catholicisme en allumant un cierge, en chantant un chœur savant, ou un solo, en dressant une croix sur un autel, ou

en se taisant ensemble dans un temple... donnons aux protestants une culture biblique, une doctrine biblique, une piété biblique... c'est tout ; et le reste n'est rien, est moins que rien.



L'attrait catholique s'exercera sur les protestants dans la mesure où ils ne seront pas bibliques (par modernisne, par ignorance, par indifférence, etc.). Et l'attrait protestant s'exercera sur les catholiques dans la mesure où les protestants seront bibliques. La Bible, saisie par l'intelligence et vécue par le cœur, voilà la force souveraine qui éloigne du catholicisme, et qui rapproche du protestantisme.

II

Le fait suivant s'est passé dans l'une des plus grandes villes de notre Sud-Ouest;

« Une famille est composée de quatre personnes ; le père veuf a une fillette de 12 ans et son père et sa mère. Le père de la fillette a toujours été très religieux. Il a été professeur d'anglais dans un établissement catholique. Pour lui, la question religieuse a toujours été la grande affaire. Pendant la guerre, officier, il reçut une brochure qui le remua. Puis il continua ses pratiques catholiques, se nourrissant de l'Imitation. *Ses pratiques finirent par lui laisser des malaises insupportables, et il finit par acheter une Bible.* Il reçut peu à peu les lumières qu'il cherchait, et vit les erreurs du catholicisme. »

Quelque temps après, on donna à la famille un programme des réunion Saillens. Toute la famille les suivit et fut saisie.

Et voici le témoignage d'une autre dame catholique qui, dans la même ville, a assisté aux mêmes réunions Saillens.

« Je connais Dieu depuis six mois mieux que je n'avais appris à le voir dans la religion catholique, que cependant je pratiquais fidèlement depuis plus de 30 ans. En devenant protestante, je me suis rapprochée de Lui. *Les Saintes Écritures m'ont rendu l'espérance.* J'ai trouvé en elles la patience et la consolation indispensables aux affligés de cette vie. »

Le même correspondant, à la lettre duquel nous empruntons ces détails, ajoute : « On en découvrira encore d'autres certainement », c'est-à-dire d'autres catholiques qui cherchent sans le savoir et trouvent le protestantisme.

*
* *

Il ne s'agit pas ici de prouver que le protestantisme est une forme plus fidèle du christianisme que le catholicisme.

Ce qui nous intéresse dans ces renseignements, c'est un premier fait : il y a des catholiques qui deviennent protestants. — Nous répétons que nous regrettons la réserve observée sur ce sujet par nos journaux religieux, car peu à peu il y a des protes-

tants qui, de bonne foi, s'imaginent que des protestants deviennent catholiques, mais que des catholiques ne deviennent pas protestants. C'est une grosse erreur. Nos œuvres d'évangélisation, en particulier, devraient dresser de temps en temps le bilan de leurs conquêtes. Les Américains exagèrent un peu ce genre de statistique. Les protestants français exagèrent en sens contraire.

*
* *

Et voici un autre fait intéressant, dans les communications que nous avons citées en partie.

Rien de ce qui, d'après ce qu'on nous dit, attire les protestants vers le catholicisme, n'a retenu ces catholiques. — Et rien de ce qui, d'après les protestants, éloigne les catholiques du protestantisme, n'a éloigné ces catholiques. La beauté des cathédrales ne les a pas hypnotisés. La laideur de nos temples ne les a pas repoussés. Ils n'ont fait attention ni à ceci ni à cela. — Et le maximum des impressions religieuses, ils l'ont éprouvé en écoutant un homme sans surplis, sans robe, parlant en redingote, pas même dans un temple, mais dans une salle de conférences!

C'est que le sanctuaire, dans lequel l'âme rencontre le plus sûrement, le plus facilement Dieu — ce n'est pas la cathédrale, c'est le cœur. Au lieu

d'orner des autels avec des dentelles, d'allumer des cierges, de répandre de l'encens, mettez dans votre cœur le sentiment de vos péchés; allumez-y la flamme de votre repentir; répandez-y l'angoisse de votre salut, et puis — dans la solennité unique de ce sanctuaire — laissez parler la Bible... Et ce sera l'attrait irrésistible, l'attrait protestant.

Qui le dit? qui l'atteste? des catholiques, des catholiques, qui pendant des dizaines d'années ont fidèlement pratiqué le catholicisme, qui parlent par expérience, qui en savent plus que tous les dilettantes protestants.

CHAPITRE II

L'ATTRAIT PROTESTANT D'APRÈS UN ANCIEN CATHOLIQUE

Un pasteur de Paris m'écrit :

« Actuellement les deux cinquièmes des rattachés, souscripteurs de notre section de X, sont d'origine catholique. — Le mois dernier j'ai reçu huit catéchumènes d'origine catholique, et quatre prosélytes majeurs d'origine catholique. »

Il y a des catholiques qui deviennent protestants. Nous ne le savons pas, voilà tout.

*
* *

Un de ces catholiques, convertis au protestantisme, et qui est maintenant dans le Nord de la France, était venu à Paris du Midi, où *il avait lu une Bible achetée un jour par son beau-père à un colporteur*. Cette lecture lui avait ouvert les yeux et le cœur. Tout récemment il s'est fait inscrire dans

une église protestante et a envoyé son abjuration à son ancien curé. Voici comment il s'exprime dans une lettre, adressée au pasteur de Paris, et qu'on veut bien me communiquer. Il commence par parler de ce qu'il entend dire de l'attrait catholique, et il continue :

« Permettez-moi de parler avec tendresse et respect de l'*attrait protestant,* c'est-à-dire du christianisme authentique.

« Laissons aux idolâtres catholiques la pompe, le côté spectaculaire, le ritualisme... Soyons, nous, des frères, sous l'œil bienveillant du Père. Ce qu'il nous faut, ce sont des chants d'espoir et d'enthousiasme, des sermons émouvants, de tendres et touchantes prières improvisées, dans un local propre et clair, où ne règne pas la demi-obscurité propice aux effarements de la bigoterie et de la superstition, et l'odeur de l'encens agréable aux païens.

« *L'attrait protestant, c'est la beauté morale de son culte en esprit et en vérité, de ce culte qui parle au cœur et non aux sens,* qui fait appel aux nobles sentiments du fidèle, et *qui répudie le formalisme et l'automatisme rituels du paganisme romain.* »

*
* *

Nous avons là le cri du cœur d'un protestant, — non pas d'un protestant qui a assisté à quelque cérémonie catholique, qui a entendu quelque orateur catholique, qui s'est laissé aller à quelques rêveries mystiques sur le catholicisme, qu'il ne connaît pas, nous avons là le cri du cœur d'un protestant, qui est né dans le catholicisme, qui a grandi dans le catho-

licisme, qui a pratiqué et vécu dans le catholicisme, qui connaît, pour les avoir sentis, les vrais principes du catholicisme, et puis qui a lu la Bible, qui est devenu un protestant de la Bible; un protestant pratiquant le vrai protestantisme avec toute son intelligence, toute sa conscience et tout son cœur. Et ce cri, c'est un cri d'admiration et d'amour pour ce qui est le contraire du prétendu attrait catholique.

Voilà la vérité, la réalité, non pas imaginée, mais vécue.

*
* *

Oh! les malheureux réformateurs de notre Protestantisme, qui enlèvent au protestantisme ce qui constitue son attrait sur quelques-unes des âmes les plus sérieuses du catholicisme, sur les catholiques simples, tourmentés par l'angoisse religieuse.

Que nos protestants écoutent les catholiques qui viennent à nous; qu'ils distinguent entre les apparences superficielles et les profondes réalités.

Le mysticisme! Est-ce que le mysticisme des cierges, des psalmodies latines, des grandes pierres ogivales, est comparable au mysticisme d'un culte où il n'y a rien pour les yeux, où tout est pour l'esprit et pour le cœur? Quelle cathédrale égale en mysticisme un cœur ému ou une conscience troublée?

Notre liturgie! Qu'elle est belle! Comme son austérité est grandiose! Ah! si, au lieu de la mal

lire, ou de la mutiler, on en faisait comprendre toute la sainte majesté!

Et nos chants! Ils sont parmi les plus beaux qui existent au monde. On m'écrivait que des prêtres les chantaient dans leur cabinet. Ah! si au lieu de changer nos Psaumes, de remplacer tous les fidèles par quelques choristes, voire par un soliste, voire par des violons ou autres instruments, on apprenait aux fidèles à les chanter; — à les chanter d'abord avec leur esprit, de telle façon qu'ils sachent ce qu'ils chantent et que l'on comprenne ce qu'ils chantent, en articulant et non en bredouillant, en vocalisant, en fredonnant; à les chanter ensuite avec leur cœur, en étant heureux, ou triste, ou excité, ou apaisé, avec des pleurs ou des tressaillements de joie...

Quel culte serait le culte protestant! De grâce, qu'on ne nous enlève pas l'espoir qu'il le redeviendra un jour, bientôt; que pour faire briller l'attrait protestant, on ne le voile pas sous des emprunts faits au catholicisme. Que seulement les protestants veuillent être protestants!

CHAPITRE III

SÉRIE D'EXPÉRIENCES

Le dernier *Mémoire* que j'ai reçu, en réponse à mon enquête, n'est pas le document le moins intéressant, ni le moins instructif, et je regrette de ne pouvoir le reproduire tel quel, tout entier. En voici du moins tout l'essentiel.

*
* *

L'auteur de ce *Mémoire* est un pasteur de grande ville, en Algérie, ayant 39 ans de ministère. — Il me déclare que, sauf les changements de religion, à propos de mariage, il n'a jamais vu de protestant se faire catholique, et il a vu bien des catholiques se faire protestants.

*
* *

Il a eu l'occasion de constater *l'attrait protestant* pendant la grande guerre. Comme dans les autres grandes villes, il y a eu, à X..., des services patriotiques dans les églises des divers cultes.

« Je puis affirmer, écrit-il, que de tous ces services, les plus goûtés du public, ceux qui ont excité le plus d'émotion religieuse, ont été les services célébrés dans le temple, édifice fort modeste. »

A propos de l'un de ces cultes, célébrés en 1915, un autre pasteur qui y avait assisté, écrivait :

« Jamais je n'ai vu une pareille assemblée (les protestants y étaient les moins nombreux), aussi profondément recueillie, jusqu'aux larmes... semblant dire : « Voilà ce que « je cherchais depuis si longtemps ». — « Certes, je ne re-« grette pas d'être venu, disait un officier en sortant du « temple, c'était merveilleux! Et puis, quelle foi! »

L'attrait protestant se manifeste régulièrement à l'occasion des services de mariage et d'inhumation. Les services attirent beaucoup de protestants. *La plupart de ces personnes admirent notre liturgie.* — Prière de ne pas laisser passer, sans le noter, cet intéressant renseignement.

De même dans les services funèbres. « Il est rare qu'on n'entende pas ensuite des gens commenter, presque toujours avec grande sympathie, les paroles qui ont été prononcées... Une phrase, qu'on entend souvent est celle-ci : « *C'est mieux que chez nous.* »

*
* *

Détail pittoresque. Notre pasteur a pu constater *l'attrait protestant* chez les détenus de la prison militaire.

Il y a un an, sur le désir de quelques prisonniers, il demanda et obtint l'autorisation de faire le culte dans la prison. Les protestants furent bientôt plus nombreux que les catholiques. — L'aumônier catholique, qui faute d'auditeurs, avait cessé son culte, voulut le reprendre. Mais il n'a pas eu plus de succès qu'avant, et il a de nouveau abandonné la partie.

* * *

Voici enfin une histoire véridique, qui synthétise et dramatise tout ce qui vient d'être dit.

« Il y a environ 20 ans, je présidais une réunion de l'Union chrétienne, quand on vint m'avertir qu'un ancien militaire, ancien membre de mon Conseil presbytéral, était très malade et désirait vivement ma visite. Il habitait un petit port, à 164 kilomètres. Je sors immédiatement, et prenant à peine le temps de mettre dans ma poche un peu d'argent et ma Bible, je m'embarque tout de suite. Une nuit en mer. J'arrive. Mon ami est décédé, et sa veuve, très catholique, a tout réglé : un prêtre accompagnera mon ami au cimetière; il y aura une grande cérémonie. Le prêtre a invité trois de ses collègues... Ce n'est pas tous les jours que l'Église catholique est à pareille fête. — Je proteste, on résiste ; je tiens bon et je l'emporte (1).

« Il fallait attendre le lendemain. Dans la rue on me regardait de travers.

« J'étais parti pour voir un malade, non faire un enseve-

(1) Nous nous permettons de constater la différence de conduite de ce pasteur avec celle qui a été signalée dernièrement dans le *Christianisme au* xxe *siècle*, dans l'article intitulé : « Le rapt d'un enfant ».

lissement. Mon costume était un costume d'été : pantalon blanc, veston d'alpaga, chapeau de paille, — et ma Bible.

« Le lendemain, à l'heure fixée, une grande foule se réunit, toute la population de la petite ville, colonel en tête... Sur le passage on se demande où est le pasteur. Autour de moi, les gens (les officiers surtout) me regardent toujours de travers.

« Quand je m'avançai sur le bord de la tombe, ce que j'obtins, ce fut un succès de curiosité. Je lus les passages bibliques, et après avoir expliqué l'accident de mon costume et rendu un hommage mérité au soldat et au chrétien protestant, je parlai des consolations de l'Évangile.

« A mesure que je parlais, je sentais une détente se produire. L'attention devenait plus vive, la sympathie se manifestait. La cérémonie terminée, toutes les mains se tendirent vers moi, à commencer par celle du colonel. Et c'est très entouré que je revins à mon hôtel,... où je ne restai pas. Un protestant, qui ne s'était jamais fait connaître, voulut à tout prix me recevoir... Et, comme dans ma hâte je n'avais pas emporté assez d'argent pour mon retour, le receveur des postes, un catholique, se hâta de me prêter tout ce dont j'avais besoin.

« Voilà ce qu'a pu faire un homme parlant sans surplis, sans robe, même sans redingote, un homme en veston, en pantalon blanc et en chapeau de paille et n'ayant pour toute ressource que *sa Bible*. — Mais c'est précisément de *cette Bible* que lui vint sa joie. Ce sont ces paroles divines qui ont opéré ce revirement d'idées et de sentiments chez cette foule, d'abord presque hostile. C'est elle, cette Bible, qui a exercé cet attrait, l'attrait évangélique, l'*attrait protestant.* »

*
* *

Et après avoir dit qu'il pourrait citer bien des cas

analogues, après avoir encore raconté la conversion d'un catholique au protestantisme, le *Mémoire* conclut :

« Non, l'*attrait protestant* n'est pas un vain mot, et il l'emporte incontestablement sur l'attrait catholique. — Les protestants qui dénigrent leur culte et prétendent l'améliorer, le vivifier en y introduisant des éléments empruntés au culte catholique, ont tort. Tel qu'il est, ou plutôt, faut-il dire, en raison même de sa simplicité, il est on ne peut plus propice à éclairer les esprits, à remuer les consciences, à émouvoir les cœurs. »

Nos lecteurs savent trop bien que cette conviction est la nôtre, pour que nous ayons besoin d'ajouter un seul mot.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Au moment où paraît la brochure de M. le doyen E. Doumergue, nous lisons, dans le *Christianisme au XXe siècle* du 27 Octobre 1927, la lettre suivante. Nous l'encartons volontiers comme témoignage de la dernière heure.

Monsieur le Directeur,

Je suis profondément surpris des termes en lesquels un de nos journaux religieux les plus aimés semble sous-estimer la foi et le mysticisme des Eglises Réformées, alors qu'il couvre de fleurs certains prélats de l'Eglise grecque (sur laquelle il semble d'ailleurs se faire bien des illusions). Sera-t-il permis à un ancien catholique, saturé toute sa jeunesse d'un formalisme et d'un ritualisme très frères de ceux de l'Eglise orthodoxe, d'exprimer dans vos colonnes l'admiration croissante qu'il a pour le protestantisme, son culte si pur et si prenant dans sa simplicité, et la haute valeur spirituelle et morale, la haute sentimentalité chrétienne de tant de ses « saints », beaux fruits mûris dans ces serres précieuses que sont les Eglises de la Réforme ?

Un de nos maîtres les plus vénérés, M. le doyen Doumergue, a défini la profondeur du mysticisme protestant en termes décisifs : « Quel mysticisme, s'écrie-t-il, peut

analogues, après avoir encore raconté la conversion d'un catholique au protestantisme, le *Mémoire* conclut :

« Non, l'*attrait protestant* n'est pas un vain mot, et il l'emporte incontestablement sur l'attrait catholique. —Les protestants qui dénigrent leur culte et prétendent l'améliorer, le vivifier en y introduisant des éléments empruntés au culte catholique, ont tort. Tel qu'il est, ou plutôt, faut-il dire, en raison même de sa simplicité, il est on ne peut plus propice à éclairer les esprits, à remuer les consciences, à émouvoir les cœurs. »

Nos lecteurs savent trop bien que cette conviction est la nôtre, pour que nous ayons besoin d'ajouter un seul mot.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Au moment où paraît la brochure de M. le doyen E. Doumergue, nous lisons, dans le *Christianisme au XXe siècle* du 27 Octobre 1927, la lettre suivante. Nous l'encartons volontiers comme témoignage de la dernière heure.

Monsieur le Directeur,

Je suis profondément surpris des termes en lesquels un de nos journaux religieux les plus aimés semble sous-estimer la foi et le mysticisme des Eglises Réformées, alors qu'il couvre de fleurs certains prélats de l'Eglise grecque (sur laquelle il semble d'ailleurs se faire bien des illusions). Sera-t-il permis à un ancien catholique, saturé toute sa jeunesse d'un formalisme et d'un ritualisme très frères de ceux de l'Eglise orthodoxe, d'exprimer dans vos colonnes l'admiration croissante qu'il a pour le protestantisme, son culte si pur et si prenant dans sa simplicité, et la haute valeur spirituelle et morale, la haute sentimentalité chrétienne de tant de ses « saints », beaux fruits mûris dans ces serres précieuses que sont les Eglises de la Réforme ?

Un de nos maîtres les plus vénérés, M. le doyen Doumergue, a défini la profondeur du mysticisme protestant en termes décisifs : « Quel mysticisme, s'écrie-t-il, peut

égaler en grandeur celui d'un cœur ému ! », alors qu'il citait, dans un de ses articles, un passage d'une lettre du signataire de ces lignes, à son pasteur.

« Le mysticisme du cœur ému », voilà le mysticisme protestant. Que ceux qui en doutent, interrogent plutôt les catholiques qui assistent à un culte protestant, et ils seront fixés.

Ils mesureront alors l'ampleur de l'attrait et de la fascination qu'exerce sur ces catholiques la prière improvisée, celle qui jaillit du cœur, poignante et sincère, dans le silence de nos temples nus.

La prière improvisée ! Il faut avoir vécu en catholicisme, il faut avoir pratiqué les litanies et les vaines redites, pour en apprécier l'émouvante beauté.

La prière improvisée ! Elle est la clef de voûte du culte en vérité et en esprit. Par elle, l'assemblée des frères, l'Eglise, au sens spirituel (et seul vrai) du mot, communie avec le Père, si intensément qu'il lui semble entendre palpiter le cœur de Jésus lui-même.

Le contact direct, intime, avec l'objet de la foi, voilà la source du mysticisme protestant.

Quant à nos cantiques, ils sont admirables. Pendant longtemps, il me fut impossible de les chanter, car ils m'émouvaient tellement, ils me remuaient à un tel point que ma voix chevrotait et que mes yeux s'emplissaient de larmes.

Jésus a dit qu'on jugeait l'arbre à ses fruits. Quels fruits magnifiques porte l'arbre de la Réforme ! Les convictions intenses, les fortes personnalités que la Sainte Réformation a produites, ses innombrables missionnaires, pleins de cran, d'enthousiasme, d'abnégation, voilà les fruits du mysticisme protestant, du christianisme authentique, voilà la preuve de l'amour pour Jésus, des disciples

de Calvin, de Luther ou de Wesley. Voilà la preuve de l'action du Saint-Esprit, celui qui se passe de je ne sais quel sacerdoce, de je ne sais quel magisme!

J'avais à cœur, Monsieur le Directeur, d'exprimer l'opinion d'un homme qui a été élevé dans le catholicisme, et qui a retrouvé Jésus-Christ au sein de l'Eglise Réformée.

Je le dis, et je ne cesserai pas de le redire : « Combien certains protestants apprécient peu le trésor qu'ils possèdent en la foi évangélique ! Quel privilège que d'être un chrétien protestant ! »

Je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir publier cette lettre dans votre journal. Ce sera le témoignage d'un humble fils de Dieu à la sublime et radieuse Réformation.

Veuillez agréer, etc...

DANIEL MOSSOT,
Ancien catholique, membre de l'Eglise R. E. du Saint-Esprit.

13503. — Imp. des Beaux-Arts, 79, rue Dareau, Paris. — 11-27.

CONCLUSION

Ces pages étaient écrites quand j'ai eu connaissance d'un volume publié par M. Neeser, professeur en théologie à Neuchâtel. Il est intitulé « *Du protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme*, essai de psychologie des conversions confessionnelles. » C'est un peu le sujet même de mon enquête, mais l'étude est beaucoup plus développée et beaucoup plus savante que la mienne ; elle est faite aussi d'après d'autres principes et d'autres règles. L'honorable professeur de Neuchâtel est un théologien très moderne et, de plus, un maître de la méthode dite aujourd'hui psychologique, sinon psychanalytique. — La conclusion de « valeur », comme on dit aujourd'hui, est que le protestantisme paraît valoir un peu mieux que le catholicisme, mais que l'idéal serait de prendre le juste milieu entre le protestantisme et le catholicisme, comme dit *saint Paul :* « *Il semble*, écrit M. Neeser, *qu'il y a des raisons de préférer* l'attitude protestante à l'attitude catholique. — Mais le mieux serait de concevoir un *juste milieu*,

où se rencontreraient les âmes de bonne volonté. Ce milieu aurait *plus de ressemblance* avec le protestantisme qu'avec le catholicisme. » Témoins, est-il ajouté : « Pascal, saint Augustin, François d'Assise, *saint Paul.* Ames catholiques ? Ames protestantes ? *Plus protestantes que catholiques officielles*, dirions-nous, s'il ne convenait de dire : âmes chrétiennes » (p. 208, 209).

Saint Paul, juste milieu entre le protestantisme et le catholicisme *officiel ! Saint Paul*, ayant plus de ressemblance avec le protestantisme qu'avec le catholicisme *officiel !...* Voilà qui déroute toutes nos vieilles façons de parler et de penser, toutes nos vieilles connaissances historiques et théologiques.

En face de cette conclusion, on nous demande la nôtre. En voici trois ou quatre.

I

Dans ma simplicité, à l'usage des gens simples, je distingue deux choses dans le catholicisme : ce qu'il y a de spécifiquement chrétien et ce qu'il y a de spécifiquement catholique.

Dans ce qu'il y a de spécifiquement chrétien, l'essentiel du christianisme est contenu. Et il peut y avoir, il y a des âmes catholiques, qui prennent dans le catholicisme ce qu'il y a de chrétien, s'en nourrissent et sont des âmes éminemment chrétiennes.

Ce n'est point la question que nous avons discu-

tée : nous avons comparé ce que le catholicisme a de spécifiquement catholique avec ce que le protestantisme a de spécifiquement protestant.

II

Après quoi il faut distinguer entre les divers protestantismes. Non pas que nous contestions à un protestant quelconque le droit de se croire, et de se dire, meilleur protestant, bien meilleur protestant que nous.

Nous faisons de la simple histoire. Il y a un protestantisme historique, celui du XVIe siècle, fondé par les Réformateurs, et il y a une série d'autres protestantismes fondés en dehors du protestantisme historique ou contre lui : les protestantismes de Sébastien Castellion, ou de Baur, de Strauss, de Scherer..., en un mot les protestantismes dits aujourd'hui modernes, d'après leurs propres partisans.

Nous avons opposé le protestantisme historique avec ses qualités et ses défauts au catholicisme. Si nous lui avions opposé un des protestantismes modernes, nos jugements n'auraient pas été les mêmes. Il faut soigneusement, très soigneusement distinguer.

Et c'est seulement après avoir fait ces distinctions nécessaires, que nous avons conclu : ce que le protestantisme (historique) a de spécifiquement protestant vaut beaucoup mieux que ce que le catholicisme a de spécifiquement catholique.

III

A la clarté de ces distinctions, si l'on considère la série des attraits catholiques et la série des attraits protestants, — en laissant de côté les attraits pécuniaires ou politiques — on constatera, je pense, une différence essentielle.

Les attraits artistiques, ritualistes du catholicisme paraissent, le plus souvent, exercer leur action sur certains caractères. Cela ne veut pas dire qu'ils ne puissent avoir un arrière-fond religieux et ne soient pas respectables. Mais ces attraits sont très individuels, et ne touchent pas aux idées et aux faits essentiels de la religion. Ils concernent surtout les formes de la religion.

Dans le protestantisme, au contraire, les attraits proviennent de l'essence de la religion, des faits, des idées fondamentales du protestantisme. Il s'agit de l'autorité de la Bible, des enseignements et des récits de la Bible sur le péché, le pardon, le salut. — De plus, les attraits protestants n'ont rien de spécialement individuel, en ce sens qu'ils ne s'adressent pas aux particularités des caractères. Ils s'adressent aux cultivés et aux ignorants, aux délicats et aux frustes; ils s'adressent à ce qu'il y a d'également humain dans chaque homme, de divinement humain.

Ainsi les attraits protestants sont d'un ordre supérieur.

IV

Cette dernière affirmation est, paraît-il, fort risquée.

M. Neeser écrit : « De quel côté est la tendance la plus accentuée à l'action morale ? Il est assez déplaisant de poser la question » (p. 202). Et déjà Vesper avait dit la même chose en termes tout à fait clairs : « Question qui décemment ne saurait être résolue et dont la formule est aussi choquante. »

Pour nous qui ne séparons pas la morale de la religion ; pour qui la religion est le fondement de la morale, et la morale le but de la religion, ces propos nous étonnent. Si nous n'étions pas persuadés que ce qu'il y a de spécifiquement catholique dans le catholicisme est moins favorable au développement moral que ce qu'il y a de spécifiquement protestant dans le protestantisme, nous ne nous donnerions pas la peine de comparer le catholicisme et le protestantisme. Nous ne les distinguerions pas. Ils seraient équivalents à nos yeux. — Du reste les Réformateurs n'auraient pas fait leur Réforme, et il n'y aurait pas de protestantisme.

TABLE DES MATIÈRES

0860-27. — Tours, Imp. Arrault et Cie.





